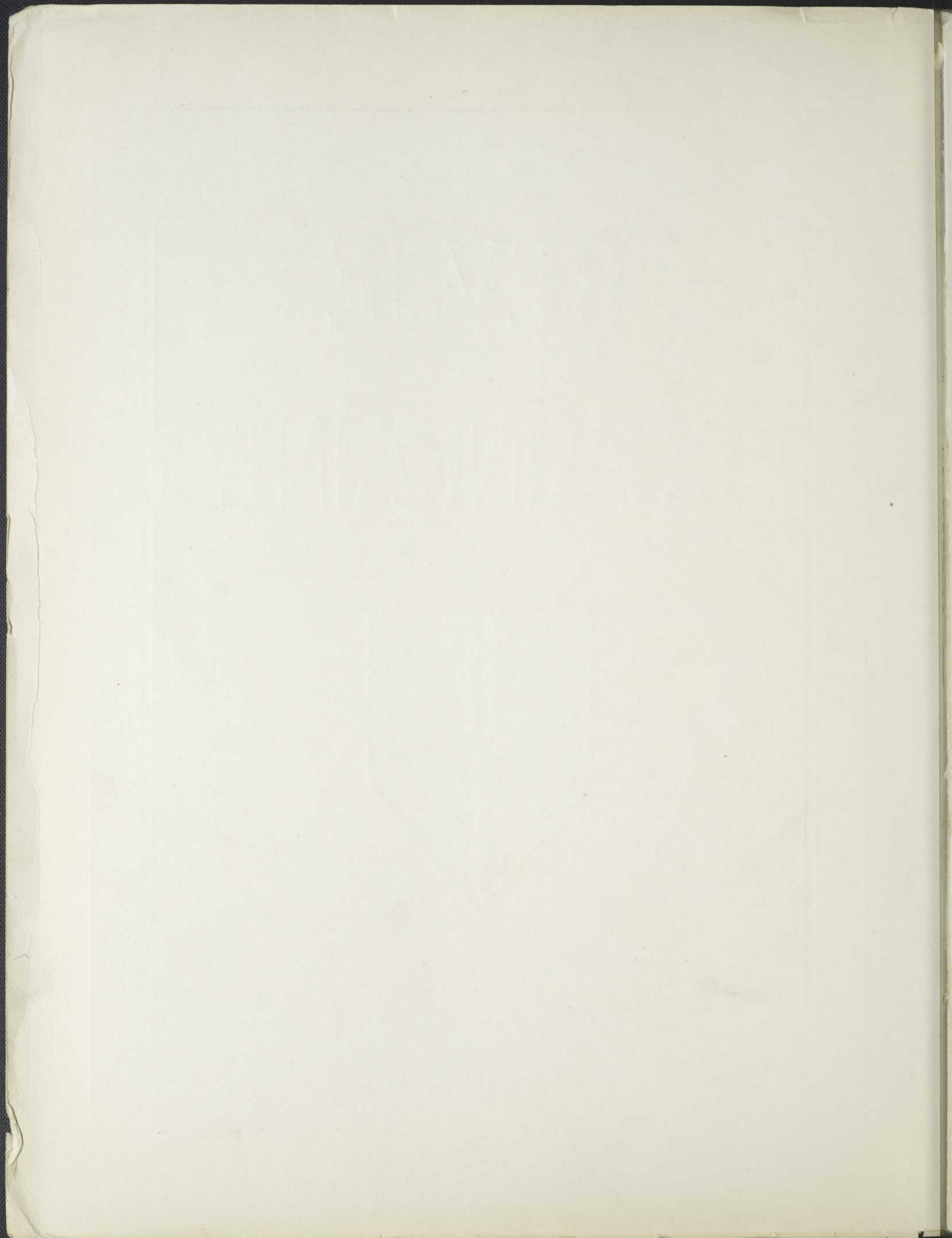


PER
R-382
EX-3
15

REVUE DOMINICAINE





Tél. MU. 1-1700

GARAGE SAINT-MARTIN

PAUL BÉLISLE, PROP.

SAINT-MARTIN

COMTÉ LAVAL

Tél. MU. 1-1671 - 1672

Rep. Marcel Charron, T. P.

CHARRON

Clutch and Brakes Rebuilders Reg'd.
Specialty : Motors rebuilt, Clutch, Ignition

47, boul. LABELLE Ouvert le soir **L'ABORD-À-PLOUFFE**

Tél. MU. 1-1624

Distributeur de Peinture C.I.L.

JOSEPH DESMET

ÉPICIER - BOUCHER

Bière et Porter — Viandes de choix — Fruits et Légumes

65-H, boul. LÉVESQUE

L'ABORD-À-PLOUFFE

Tél. BYwater 0749

3 camions pour vous servir

ALFRED GRATTON

Huile à chauffage — Brûleur à l'huile
Vente et Service

12232, rue LACHAPELLE

CARTIERVILLE

Jour : 4 est, rue Notre-Dame, Montréal (suite 501)

Tél. BELair 2375-6

J.-NOËL LAVOIE, B.A., LL.L.

NOTAIRE

Soir : Rés. et bur. : les lundi, mercredi et vendredi

69, boul. LÉVESQUE (L'Abord-à-Plouffe) **MU. 1-1244**

Tél. MU. 1-1683

MALO & LANE

ÉPICIER - BOUCHER LICENCIÉ

163, boul. LÉVESQUE

L'ABORD-À-PLOUFFE

Tél. MU. 1-1611

RACINE LIMITÉE

MARCHAND

65, boul. CURÉ LABELLE

L'ABORD-À-PLOUFFE

Tél. MU. 1-1361

M. JASMIN

ENTREPRENEUR ÉLECTRICIEN

551, boul. DES PRAIRIES

LAVAL-DES-RAPIDES, P. Q.

Tél. MU. 1-4355

Consultations : 7 à 9 p. m.

Dr JOS. GERVAIS

MÉDECIN-CHIRURGIEN

324, boul. DES PRAIRIES

LAVAL-DES-RAPIDES, P. Q.

Tél. MU. 1-4474

H. LAPIERRE

ÉPICIER LICENCIÉ — BOUCHER

31, boul. SAURIOL

LAVAL-DES-RAPIDES

Tél. MU. 1-1781

Réfrigérateurs International-Harvester

CLAUDE GAGNÉ

Ferronnerie — Vitres — Radios — Télévision

321, boul. DES PRAIRIES

LAVAL-DES-RAPIDES, P. Q.

Tél. MU. 1-1691

CAMPS D'ÉTÉ

PLAGE CANON

VINCENT CALEGOURE, PROP.

174, boul. LÉVESQUE

L'ABORD-À-PLOUFFE

Tél. MU. 1-1471

P.-E. VALIQUETTE

LAITIER

14, rue CHAMPOUX

L'ABORD-À-PLOUFFE

Tél. MU. 1-4848

C.-E. GRAVEL

INGÉNIEUR CONSEIL

87, boul. LÉVESQUE

L'ABORD-À-PLOUFFE

Tél. MU. 1-1680 - 1329

NAP. & J.-PAUL LAVOIE

TRANSPORT DE BÂTISSE

SAINT-MARTIN

COMTÉ LAVAL

COMPLIMENTS DE

BLUE BONNETS AUTO LTÉE

N. R. BÉGIN, PRÉSIDENT

AVEC LES HOMMAGES DE

**Institut Familial et l'Ecole Sainte-Marie
de la Croix**

dirigés par les SS. de SAINTE-CROIX

L'ABORD-À-PLOUFFE

Tél. PL. 1211

AVEC LES COMPLIMENTS DE

BOUDRIAS & LAFLAMME INC.

Fruits et légumes en gros

161 est, rue SAINT-PAUL

MONTRÉAL

DON D'UN AMI

HOMMAGES

LES PÈRES EUDISTES

LAVAL-DES-RAPIDES

Tél. MU. 1-1521

Pompes à eau électriques

L. I. ROBITAILLE

VENDEUR AUTORISÉ

SAINTE-DOROTHÉE

COMTÉ LAVAL, P. Q.

Tél. MU. 1-4388

Ventes — Réparations — Accessoires

VILLENEUVE AUTOMOBILE ENRG.

DISTRIBUTEURS « AUSTIN »

64, boul. LABELLE

SAINT-MARTIN, COMTÉ LAVAL

Tél. MU. 1-1644

RO-EL FURNITURE MFG. CO.

Makers of Fine Reproductions

Factory and offices :

125, boul. LABELLE

L'ABORD-À-PLOUFFE, P. Q.

Lundi, mercredi et vendredi
de 2 à 4 et 7 à 9 p. m.

Mardi, jeudi et samedi
de 2 à 4 et 7 à 9 p. m.

Dr ROGER PONTBRIAND

MÉDECIN - CHIRURGIEN

72, boul. CURÉ LABELLE
(Abord-à-Plouffe)

400, boul. DES PRAIRIES
(Laval-des-Rapides)

Tél. MU. 1-1777

Tél. MU. 1-1343

Tél. TA. 3303

Tél. MU. 1-1647

JÉRÔME DESJARDINS

Meubles et Accessoires électriques

Bibelots, Cadeaux, Vaisselle — Ventes : comptant et à termes

8093, SAINT-HUBERT
(près Jarry)

23-A, boul. CURÉ LABELLE
(L'Abord-à-Plouffe)

Tél. MU. 1-1215

FLASH STONE MANUFACTURING COMPANY

PIERRE ARTIFICIELLE MOULÉE

107, BOULEVARD LABELLE

L'ABORD-À-PLOUFFE, P. Q.

ÉVOICATIONS DU PASSÉ...



LE 8 FÉVRIER 1879 -
PREMIER TRAIN
MONTREAL-QUÉBEC
PAR LA RIVE SUD



LE 16 JANVIER 1922 - QUÉBEC,
FONDATION DU PRIX DAVID
EN LITTÉRATURE
(\$5,000 CHAQUE ANNÉE)



LE 25 MARS 1913 - LA
CENSURE DU CINÉMA EST
CRÉÉE DANS LE QUÉBEC



LE 18 MARS 1886 - POSE DE LA
PREMIÈRE PIERRE DU PONT
LACHINE - CAUGHNAWAGA



LE 15 FÉVRIER 1922 -
FONDATION D'ÉCOLES
DE BEAUX-ARTS À
MONTREAL ET QUÉBEC



LE 30 MARS 1814 - LES
ENVAHISSEURS VENANT DES
ÉTATS-UNIS SONT REFOULÉS
À LACOLLE



LE 10 JANVIER 1920 -
MONTREAL, NOMBRE RECORD DE
POINTS COMPTÉS EN UNE SEULE
PARTIE : CANADIENS 14, TORONTO 7



LE 27 JANVIER 1721 -
QUÉBEC, DÉPART DE LA
PREMIÈRE MALLE-POSTE
POUR MONTREAL

• Une présentation
Molson's, dont le
but est de rappeler
aux Canadiens
d'aujourd'hui les
événements sé-
rieux ou joyeux qui
ont marqué les an-
nées écoulées.



LE 4 FÉVRIER 1667 -
PREMIER BAL EN
NOUVELLE-FRANCE

Molson's
MAISON FONDÉE EN 1786

Devenez propriétaires...

La Compagnie Mutuelle d'Immeubles Ltée

(Incorporée par Charte Fédérale en 1903)

Certificats d'épargne

Versé ses membres : \$11 500 000

Siège Social : 1306 est, rue Sainte-Catherine

Montréal

Ch-Auguste Gascon,
Prés.

J.-Ed. Jeannotte,
Vice-Prés.

J.-Art. Tremblay,
Sec.

LA BANQUE CANADIENNE NATIONALE

est à vos ordres pour toutes
vos opérations de banque
et de placement

ACTIF, PLUS DE \$490 000 000

555 BUREAUX AU CANADA

LA BONNE ADRESSE POUR VOS TRAVAUX DE CHAUFFAGE-PLOMBERIE



360 est, rue Rachel
MONTREAL
MA. 4107

A votre service en toute occasion

LA BANQUE PROVINCIALE DU CANADA

347 succursales et agences

dans l'Est du Canada



SUCCURSALE À OTTAWA
SUITE 103 — 18, RIDEAU
TÉL. 2-9872

QUÉBEC :
89, RUE FLEURIE
TÉL. 5-7881

•
SPÉCIALITÉS :
OUVRAGES D'ÉGLISES,
COUVENTS, ÉCOLES,
ÉDIFICES PUBLICS

•
TÉL. DOLLARD 5512
933, RUE ST-ROCH
MONTREAL

La Buanderie Lévis Ltée

10, RUE DE COURCELLES, QUÉBEC

TÉL. 7-2505

EMPLOYEZ NOTRE PROCÉDÉ D R A X
À L'ÉPREUVE DE L'EAU ET DES TACHES

TÉL.
FRONTENAC
3186*



2565
CHAMBLY
MONTREAL

EUGÈNE CÔTÉ
PRÉSIDENT
J.A.&M.CÔTÉ LTÉE

Manufacturier
de chaussures

ST-HYACINTHE

Tél. BELair 3711

Attention spéciale au clergé

CHAS DESJARDINS ET CIE Ltée

Consultez-nous pour vos achats de fourrures
Réparation — Transformation

1170, RUE SAINT-DENIS

MONTREAL

MENUISERIE DESLAURIERS Inc.
MANUFACTURIERS

Ameublement de Laboratoires — Ameublement d'église
Mobilier Scolaire — Finition Intérieure

68, RUE LALEMANT

QUÉBEC

2-2656

SERVICE JOUR ET NUIT

SERVICE
D'AMBULANCE

Adélar & Gustave Lépine

INCORPORÉ

DIRECTEURS DE FUNÉRAILLES

SALONS MORTUAIRES MODERNES

42, CHEMIN SAINTE-FOY

VIS-À-VIS DES ÉRABLES

QUÉBEC

TÉL.
771641

KELLY ET LEDUC
FERRONNERIE

67, rue
WELLINGTON
HULL, P. Q.

HOMMAGES DE

M. J. O'BRIEN

Spécialités pour Bâtisses et Constructions
Représentant de Truscon Steel Co. of Canada Ltd.
Spécialistes en charpente de bâtisse Truscon Laboratories
Canada Ltd., Canadian Cork Co. Ltd., K. V. Gardner Ltd.

Tél. 5992

13, RUE D'AIGUILLON

QUÉBEC, P. Q.

J. BRUNET
LIMITÉE

Etablie en 1877

MONUMENTS

WE. 2640

4485, Chemin de la Côte-des-Neiges Montréal-26

À LOUER

CHARLAND ET BERNARD Ltée

Soudure au gaz et à l'électricité de tous les métaux
Réparation et nettoyage de radiateurs d'automobile
Fabrication de réservoirs

251, 2e AVENUE

Tél. 4-2772

— QUÉBEC, P. Q.

TÉL. 3-9472

PHOTO - LITHOGRAPHIE INC.

Création et impressions lithographiques
en une ou plusieurs couleurs

30, AVENUE CONWAY

QUÉBEC, P. Q.

TÉL. 2-1239

EUGÈNE BARRY, PRÉSIDENT

O. PICARD & FILS, INCORPORÉE

PLOMBERIE, CHAUFFAGE, ÉLECTRICITÉ

7, RUE SIMARD

QUÉBEC, P. Q.

Compliments de

DAMIEN BOILEAU Ltée, Entrepreneurs

705, Beaumont

Montréal, P. Q.

Tél. CRescent 4183

DESSIN
CLICHÉS
ELECTROS

La Photogravure Artistique enr.
12 RUE ARAGO, QUÉBEC. Tél 4-2438

PHOTOS
RETOUCHE
FLANS

BONNES ADRESSES À CONSULTER

ACCESSOIRES, APPAREILS PHOTOGRAPHIQUES :

CAMERAS, CINÉ-CAMERAS, PROJECTEURS, LANTERNES À VUES FIXES, ETC. :

Au Royaume de la Camera Inc., 3, St-Jean, Tél. 3-4327, Québec

ACCESSOIRES ÉLECTRIQUES :

Bizier & Caron Ltée, 43 $\frac{1}{2}$, St-Joseph, Tél. 4-1081, Québec, P. Q.
Martineau Electric Ltée, 24, du Roi, Tél. 2-7065, Québec, P. Q.
Northern Electric, 1299, boul. Charest, Tél. 7-3423, Québec, P. Q.
Roland Electric Enrg., 3190, 1ère avenue, Tél. 3-0895, Québec

AGENCES COMMERCIALES DIVERSES :

Bouffard, Mme S., 19, Foisy, Tél. 1156 Lévis, P. Q.

AGENT D'AFFAIRE :

Marier, Gérard, 14, rue Ste-Famille, Tél. 2-4844, Québec, P. Q.

AGENTS MANUFACTURIERS — IMPORTATEURS :

Lortie, J. R., 88, boul. Orléans, Tél. 2-7735 Giffard, P. Q.

AGENT WILLARD BATTERIES :

Guay, Gérard, M.A.L., 101-103, Côte d'Abraham, Tél. 2-3707, Québec, P. Q.

ARCHITECTES :

Bigonnesse, J. Aurèle, 3, Du Parloir, Tél. 2-1754, Québec, P. Q.
Bouchard & Rinfret, 400, boul. Charest, Tél. 4-0734 Québec
Chabot, Germain, 226, St-Jean, Tél. 2-6511 Québec, P. Q.
Desmeules, Gabriel, 226, St-Jean, Tél. 4-3864 Québec, P. Q.
Larue, J.-Albert, 5711, Durocher, Tél. CR. 2734 Montréal
Marchand, Joseph, 87, des Laurentides, Tél. 3-0260 Québec

ARPEUTEUR :

Bélanger, Henri, 85, Monk, apt 2, Tél. 2-3848, Québec, P. Q.

ARPEUTEURS-GÉOMÈTRES ET INGÉNIEURS FORESTIERS :

Boucher, Germain, 72, Ste-Ursule, Tél. 5-6156, Québec, P. Q.
Bourget, Albert, 40, Des Braves, Tél. 2-3848 Québec, P. Q.

ARTICLES DE SPORTS :

Le Palais des Sports, 67, Côte d'Abraham, Tél. 3-2341, Québec
419, 3e avenue, Limoilou, Québec, P. Q.

ARTICLES RELIGIEUX, JOUETS, LIBRAIRIE, ETC. :

Kirouac, Marcel, 479, 5e rue, Tél. 2-5383 Québec, P. Q.

ARTICLES DE SPORTS & ACCESSOIRES D'AUTOMOBILES :

Gravel, Ludger & Fils Ltée, 7905, boul. St-Laurent, Tél. VE. 2581, Montréal

ASCENSEURS :

La Cie F.-X. Drolet, 206, Du Pont, Tél. 4-4641 Québec, P. Q.

ASSURANCE : NATIONAL LIFE ASSURANCE CO. :

Arsenault, Bona, Gérant, 80, St-Pierre, Tél. 2-5785 Québec

ASSURANCE : LA SOLIDARITÉ, CIE D'ASSURANCE-VIE :

Siège Social, 71, St-Pierre, Suite 607, Tél. 5-8116, Québec, P. Q.

AUTOBUS :

Autobus Lemelin, 147, Arago, 5-7146 Québec, P. Q.
Autobus Ste-Claire Ste-Justine, St-Narcisse Ltée,
77, boul. Charest, Tél. 5-8282, Québec, P. Q.
Autobus St-Roch Ltée, 95, St-Roch,
Tél. Information : 2-7911, Québec, P. Q.

AUTOBUS À LORETTE, AÉRODROME, CHAMPIGNY, LAC

ST-JOSEPH, STE-CATHERINE :
Drolet, A., Ltée, 505, boul. Charest, Tél. 2-8494, Québec, P. Q.

AUTOBUS FOURNIER LIMITÉE : QUÉBEC AU CAMP VAL-

CARTIER, STE-FOY, LAC ST-CHARLES, ST-RAYMOND :
Terminus, 501, boul. Charest, Tél. 6182-34, St-Augustin 2-5946

AUTOMOBILES (SOUDURE, DÉBOSSAGE, PEINTURE, ETC.) :

Boutet & Fils, 131, Caron, Tél. 3-3370 Québec, P. Q.
Ferland, Ludger, 661, 1ère avenue, Tél. 4-2920, Québec, P. Q.

AUTOMOBILES — VENTE & SERVICE :

Giguère Automobile Ltée, 501, St-Vallier, Tél. 8230 Québec
Montcalm Auto Inc., 901, 1ère av., Tél. 2-5676 Québec, P. Q.

AVOCATS :

Bhérier, Wilbrod, 79, rue d'Auteuil, Tél. 2-1281, Québec, P. Q.
Boutin, J. Pierre, 80, St-Pierre, Tél. 2-7004 Québec, P. Q.
Charbonneau, Charbonneau & Charlebois, HA. 1196-1197,
21 ouest, St-Jacques, Montréal, P. Q.
Prévost, Yves, 509, Av. Royale, Tél. MO-3-5314, Beauport, P. Q.
Tél. Bureau : 2-5608, Québec, P. Q.
St-Jacques, Henri, 18, Rideau, Tél. 2-5055 Ottawa, Ont.

BANQUE :

Banque Canadienne Nationale, Place d'Armes Montréal

BATTERIES :

Limoilou Batteries Ltée, 249, 2e rue, Tél. 5-8228, Québec, P. Q.

BIJOUTERIE :

Marcoux, René, 37, de la Couronne, Tél. 4-8722, Québec, P. Q.

BISCUITS ET GÂTEAUX :

Biscuiterie Leclerc Enrg., 585, St-Vallier, Tél. 3-3246, Québec
Cie de Biscuits Stuart Ltée, Alf. Allard, prés., CR. 2167, Mtl.

BLOCS DE BÉTON, TAILLEURS DE PIERRE :

Côté, Valère, Inc., 325, Dorchester, Tél. 4-4491, Québec, P. Q.

BOIS DE CONSTRUCTION, MANUFACTURIERS DE PLANCHERS EN

BOIS FRANC, PORTES ET CHÂSSIS :
Dupuis, J.-P. Ltée, 1084, Av. de l'Eglise, Tél. YO. 0928, Verdun

BOUCHER :

Bégin, W. E., 436, St-Jean, Tél. 4-5271 Québec, P. Q.

BOULANGER :

Falardeau, J. A. Enrg., 28, de la Couronne, Tél. 5-8521, Québec

BOULANGERS (GÂTEAUX ET PÂTISSERIES) :

Boulangerie Nationale, 540, 1ère av., Tél. 2-5244, Québec, P. Q.
Hethrington Inc., 358-366, St-Jean, Tél. 2-2081, Québec, P. Q.

BRÛLEURS À L'HUILE :

Desroches, Eug. & Fils, 1039, St-Vallier, Tél. 3-8014 Québec

CAFÉ, THÉ, CONFITURES :

J. A. Désy Ltée, 1459, Delorimier, Tél. FR. 2147 Montréal

CHARBON :

Quebec Coal Co. Ltd., 411, boul. Charest, Tél. 2-8472, Québec

CHARBON (ANTHRACITE ET BITUMINEUX) :

The Canadian Import Co. Ltd., 83, Dalhousie, Tél. 2-1221, Québec P. Q.

CHARBON ET HUILE À CHAUFFAGE :

Madden & Fils Ltée, 244, boul. Charest, Tél. 4-3578 Québec

CHAUFFAGE ET PLOMBERIE :

Couture, Odilon Enrg., 27, Laviguer, Tél. 5-8073, Québec, P. Q.
Germain & Frère Ltée, 237, St-Antoine, Tél. 76, Trois-Rivières

CHAUFFAGE ET PLOMBERIE (ENTREPRENEUR) :

Morency, Alphonse, 110, de la Ronde, Tél. 3-4590, Québec, P. Q.
«Langlais & Frère Inc.», 253, St-Paul, Tél. 2-8224, Québec, P. Q.

“CHAUFFAGE ET VENTILATION LIMITÉE”

CHAUFFAGE, RÉFRIGÉRATION, VENTILATION, ÉLECTRICITÉ :

Bouchard, J.-A.-Y. Inc. 97, Côte d'Abraham, Tél. 4-2421, Québec

CHAUSSURES :

Leclerc, Georges, 41 $\frac{1}{4}$, St-Joseph, Tél. 4-2380 Québec, P. Q.
Poulin, Yves Enrg., 182, St-Jean, Tél. 4-9735 Québec, P. Q.
Rousseau, M. J. E., 317a, rue St-Joseph Québec, P. Q.
Roy & Roy, 10-b, rue St-Joseph, Tél. ZO-5923 Lauzon, P. Q.

CHIRURGIEN-DENTISTE :

Trottier, Dr Jean, 37, St-Eustache, Tél. 3-6675 Québec, P. Q.

CIERGES, CHANDELLES, BOUGIES :

F. Baillargeon Ltée, 51 ouest, Notre-Dame, PL. 9467, Montréal

CIRE À PLANCHER LIQUIDE ET EN PÂTE :

Les Produits Sylvia Enrg.,
187, des Commissaires, Tél. 6768, Québec, P. Q.

COMPLIMENTS :

Compliments d'un ami : C. et G. Québec, P. Q.
Compliments d'un ami : J. E. S.
Compliments d'un ami : J. B. R. et Cie Inc.
Compliments d'un ami : P. Québec, P. Q.
Compliments de J. M. Québec, P. Q.
Compliments d'un ami : O. S.-P.
Compliments d'un ami : J. G. C.
Don d'un ami : L. T.
J. P. Laberge Enrg.
Un ami de la Revue.
Un ami de la Revue : A. D. & Fils Ltée.

COMPTABLE AGRÉÉ :

Turgeon, Paul, 852, St-Vallier, Tél. 4-7426 Québec, P. Q.

COMPTABLE PUBLIC :

Juneau, M. Gaston, 1320, 1ère avenue, Tél. 5-5501, Limoilou, Qué.

CONTRACTEURS (CONSTRUCTION DE CHEMINS ET D'ÉDIFICES

PUBLICS) :
Les Entreprises Lechasseur Ltée Mont-Joli, P. Q.

CONTRACTEURS — ÉLECTRICITÉ — CHAUFFAGE — CON-

TRUCTIONS, DÉMOLITION, MATÉRIAUX À VENDRE :
Tétrault Frères, 1200, Av. de l'Eglise, Tél. TR. 6611-6612, Mtl.

BONNES ADRESSES À CONSULTER

COURTIERS :

Lagueux & Desrochers Ltée, 105, Côte de la Montagne,
Tél. 2-8271, Québec, P. Q.

COURTIERS D'OBLIGATIONS :

La Corporation de Prêts de Québec, 132, St-Pierre
C. P. 68, Tél. 2-4765, Québec, P. Q.

COURTIERS EN IMMEUBLES & ASSURANCES :

Leroux, O., 525, 3e avenue, Tél. 4-3836 Québec, P. Q.
Thibodeau, L. P. R., 325, boul. Charest, Tél. 2-8115 Québec

CRÈME GLACÉE :

Crèmerie Mont Blanc Enrg., 149, Renaud, Tél. 2-6841 Québec

DÉPUTÉS :

Bédard, Jean-Jacques, Tél. 5-8191 Charlesbourg, P. Q.
Bernatchez, René, Saint-Flavien, Comté de Lotbinière, P. Q.
Boudreau, M. Francis, 42, Ste-Catherine, St-Sauveur,
Tél. 3-2778, Québec, P. Q.

Fleury, E., M.A.L. (Cultivateur), St-Léonard d'Aston, P. Q.
Fox, C. J. W., Foster, Co. Brome, P. Q.

Gérin, Denis, Coaticook, P. Q.
Lévesque, J. R., M.A.L., prop. (Epicierie Moderne Enrg.),
Ste-Anne des Monts, Co. Gaspé-Nord, P. Q.

L'honorable T. Labbé, M.A.L. (Epicier en gros),
644, Notre-Dame, Tél. 89, Thetford-Mines, P. Q.

Marquis, Antonin, 325, 18e rue, Limoilou, Tél. 2-2091, Québec
Rivard, L'Hon. Antoine, Solliciteur Général, Tél. 4-8411.

Local : 863, Hôtel du Gouvernement, Québec, P. Q.
Savard Jules, 1234, William, Tél. 2-8245 Sillery, P. Q.

DIRECTEURS DE FUNÉRAILLES :

Bouchard & Fils, J., 320, 5e rue, Limoilou, Tél. 4-1113, Québec
Cloutier, Chas. Enrg., 174, d'Aiguillon, Tél. 5-6210 Québec

Cloutier & Fils, Arthur, 252, rue d'Aiguillon, Tél. 2-4088, Qué.
J. Wilfrid Dubois Inc., 2, Durocher, Tél. 5-5298 Québec, P. Q.

Germain & Lépine Ltée, 283, rue St-Vallier, Tél. 2-6466, Québec
La Maison Sylvio Marceau Enrg., 182, Marie de l'Incarnation,
Tél. 2-5212, Québec, P. Q.

Robert, M. Wilbrod, 844, Av. Royale,
Tél. MO-3-4903, Beauport, P. Q.

Thibault, J. P. Enrg., 9 Commerciale, Tél. 131 Lévis, P. Q.

ÉCOLE :

Institut Denys, 322, St-Jean, Tél. 2-5147 Québec, P. Q.

ÉDITIONS :

Editions du Lévrier, 5375, Av. N.-D. de Grâce, WA. 0369, Mtl.

ENSEIGNES :

Riverin, S. O. Ltée, Centre Industriel No 5, St-Malo,
Tél. 7-9524, Québec, P. Q.

ENTREPRENEURS-CONSTRUCTEURS :

Lambert, F.-X., 14, Place d'Aiguillon, Tél. 2-8588, Québec, P. Q.
Mobec Ltée, 466, St-Vallier, Tél. 2-1297 Québec, P. Q.

ENTREPRENEURS-ÉLECTRICIENS :

Asselin Electricque, 317-B, de la Canardière, Tél. 3-2002, Québec
Latulippe, J.-P., 124, Bayard, Tél. 2-7644 Québec, P. Q.

Poulin & Fils Enrg., 592, 1ère avenue, Limoilou,
Tél. 4-2706, Québec P. Q.

Sylvain, Lucien, 92, Ste-Agnès, Tél. 2-2987 Québec, P. Q.

ENTREPRENEURS-COUVREURS :

Bureau Antonio, 240, boul. des Capucins, Tél. 6334 Québec
La Rue, D. Limitée, 272, rue du Roi, Tél. 3-7500 Québec

ENTREPRENEURS GÉNÉRAUX :

Bédard, Albert, 375, Dorchester, Tél. 2-3623 Québec, P. Q.

Côté & Lafleur Enrg., 47, Ste-Marguerite, Tél. 3-3700, Québec
Deslauriers, A. & Fils Ltée, 68, Lalemant, Tél. 5-8157, Québec

Dubé et Dubé, 14, Place d'Aiguillon, Tél. 3-8322, Québec, P. Q.
Lamontagne, F.-X., 411, boulevard Charest, Tél. 3-0590, Québec

Les Entreprises Bergerville Ltée,
111, Côte de la Montagne, Tél. 2-5268, Québec, P. Q.

Mathieu & Sylvain, 44, Sainte-Ursule, Tél. 2-2240, Québec, P. Q.
Parent & Gosselin Enrg., 270, des Oblats, Tél. 3-5875, Québec

ENTREPRENEUR — JOINTS DE GYPROC — TIRAGE DE JOINTS :

Tremblay, Paul-Arthur, 1086, De Fondville,
Tél. MO. 3-6574, Québec, P. Q.

ENTREPRENEUR DE MENUISERIE GÉNÉRALE :

Bégin, Alphonse, 275, 13e rue, Limoilou, Tél. 4-3980 Québec

ÉPICIERS :

Blouin, Paul, 160, avenue Murray Québec, P. Q.
Blouin, Paul, 110, Bourlamaque, Tél. 2-3964 Québec, P. Q.

ÉPICERIES EN GROS :

Lamarche, J. H. Enrg., 5345, Ferrier, Tél. CR. 2155, Montréal
Letellier, J.-B.-E. Inc., 112, Dalhousie, Tél. 2-3931 Québec

Rioux & Pettigrew, 48, St-Paul, Tél. 2-1212 Québec, P. Q.

FERRONNERIES D'ART :

Les Frères Lebrun, 3065, boul. Royal Trois-Rivières, P. Q.
Marchand, Adélar, 68, St-Vallier, Tél. 2-2370 Québec, P. Q.
Poulin, J.-B. Inc., 150, 5e rue, Limoilou, Tél. 3-9073, Québec

FERRONNERIE EN GROS :

Demers, J. L. Ltée, 57, Commerciale,
Zone 5-1070 — Québec, 5-5177, Lévis, P. Q.

FOURRURES :

Bernard, Léo, 810, St-Vallier, Tél. 3-1329 Québec, P. Q.

FOURRURES. HAUTE QUALITÉ. RÉPARATION. VOÛTE :

Nadeau, M. J. O., 941, rue St-Cyrille, Tél. 2-6429, Québec, P. Q.
Sansfaçon, Honoré, 264, St-Joseph, Tél. 5-7419 Québec, P. Q.

Turcotte, N.-Geo., 201, boul. Charest, Tél. 4-1459, Québec, P. Q.

GARAGES — RÉPARATIONS GÉNÉRALES :

Garage Paradis Enrg., 78, d'Aiguillon, Tél. 2-8777 Québec
Tanguay, H., 64, 1ère Avenue Gros Pin, P. Q.

GARAGE — RÉPARATIONS GÉNÉRALES DE

CARROSSERIES D'AUTOMOBILES :

Beaulieu & Filion Enrg., 207, Ste-Hélène, Tél. 2-2256, Québec

GARAGISTES :

Fradette, Amédée, 45, Franklin, Tél. 3-2828 Québec, P. Q.
Garage Cloutier, 93, boul. Langelier, Tél. 9034 Québec, P. Q.

GRAINS. MOULÉES. PROVISIONS :

Larochelle & Fils Inc., 65, St-Roch, Tél. 5-7494 Québec, P. Q.

GRAVURE-EMBOSSAGE :

Fréchette, Louis, 550, rue St-Jean, Tél. 4-0775 Québec, P. Q.

HÔTELS :

Château Champlain, 401, St-Paul, Tél. 2-2061 Québec, P. Q.
Hôtel Louis XIV Ltée, 3, Place Royale, Tél. 2-0228 Québec

Hôtel Montcalm, Inc., 161, St-Jean, Tél. 2-1287, Québec, P. Q.
Hôtel St-Roch, 230, St-Joseph, Tél. 2-3921 Québec, P. Q.

IMPORTATEURS ET FABRICANTS D'OBJETS DE PIÉTÉ :

Génin, Trudeau et Cie., 38 ouest, N.-Dame, LA. 2261, Montréal

IMPRIMEURS :

Bégin, J. Maurice, 9, Chabot, Tél. 683 Lévis, P. Q.
Médéric Parent, 50½, St-François, Tél. 3-1252 Québec, P. Q.

INGÉNIEURS-CONSEILS :

Demers, Georges, 71, St-Pierre, Tél. 3-6736 Québec, P. Q.
Langlais, Zachée, 105, Côte de la Montagne, Tél. 3-6661, Québec

INGÉNIEURS-CONSTRUCTEURS :

Komo Construction Ltée, 1500, St-Vallier, Tél. 2-6839, Québec

INSTITUTRICE :

Sturton, Mlle Ethel, 93, Crémazie, Tél. 5-9571 Québec, P. Q.

LABORATOIRE FARLEY — HULL, P. Q. :

Fabricant des « Antalgines » contre les maux de tête.

LAIT. CRÈME. BEURRE. ŒUFS ET FROMAGE :

La Ferme St-Laurent Ltée, 6720, Garnier,
Tél. CR. 2188-89, Montréal

Laiterie Arctic Ltée, 75, du Sacré-Cœur, Tél. 5-7101 Québec
La Laiterie Laval Enrg., 875, 4e avenue, Limoilou,
Tél. 4-3551, Québec, P. Q.

LA LIBRAIRIE DOMINICAINE :

5375, avenue Notre-Dame de Grâce, Tél. WA. 0369 Montréal
95, avenue Empress, Tél. 2-7363 Ottawa, Ont.

MACHINERIES D'IMPRIMERIE (RÉPARATION, SOUDURE, ETC.) :

Le Matériel d'Imprimerie Ltée (Demandez M. Langlais),
970, de Bullion, Tél. PL. 9011, Montréal

MAGASINS À RAYON :

Dupuis Frères Ltée, Tél. PL. 5151 Montréal
Magasin St-Louis Enrg., 26, rue St-Louis, Tél. 2-4791, Québec

Moncion, Thomas, Succ. J. Pharand,
85-91, Champlain, Tél. 2-5315, Hull, P. Q.

Mozart Ltée, 310-312, St-Joseph, Tél. 2-6484, Québec, P. Q.

MANUFACTURIER DE BISCUITS :

Les Biscuits Dion Inc., 700, 2e rue, Tél. 4-4191, Québec, P. Q.

MANUFACTURE DE CHAUSSURES :

Samson, J. E., Inc., 469, St-Vallier, Tél. 5-8765, Québec, P. Q.

MANUFACTURIER DE MONUMENTS :

Gingras, Roch, Enrg., 2139, Chemin Ste-Foy, Tél. 7-3147, Qué.

MANUFACTURIERS DE PORTES ET CHÂSSIS, BOIS :

Pilon Ltée, 71, boul. du Sacré-Cœur, Tél. PR. 7-4348, Hull, P. Q.

BONNES ADRESSES À CONSULTER

- MARBRE, TERRAZZO, TUILE & CIMENT :**
La Cie de Marbre & Tuile de Québec Ltée,
 327, Dorchester, Tél. 2-6900, Québec, P. Q.
- MARCHAND DE FER, ETC. :**
Compagnie Chinic, 55, St-Pierre, Tél. 2-8293 Québec, P. Q.
- MARCHAND DE FRUITS :**
Vézina, Adélar & Fils Enrg., 71, St-André, Tél. 2-5258, Québec
- MARCHAND DE MEUBLES :**
Cantin, J.-W., 446, St-Joseph, Tél. 8007 Québec, P. Q.
- MARCHAND DE SABLE :**
**La Compagnie de Sable Ltée., 20, 3e avenue,
 Tél. 4-2232-2-6722, Québec, P. Q.**
- MARCHAND DE SABLE ET PIERRE CONCASSÉE :**
Robert & Dufour Enrg., 390, 20e rue Limoilou, Tél. 2-4027, Qué.
- MARCHAND-TAILLEUR :**
Lefebvre, Ph., 63, Buade, Tél. 3-1433 Québec, P. Q.
- MATELAS :**
Matelas Frontenac, 15, Boisseau, Tél. 5-5347 Québec, P. Q.
- MATERNITÉ PRIVÉE :**
Ouellette, Mme J. T., 10 d'Artigny, Tél. 2-1966, Québec, P. Q.
- MÉDECINS :**
**Castonguay, Dr E.-J., 4231 est, Ste-Catherine, CH. 0560, Mtl.
 Gratton, Dr Albert, 781, du Couvent, Tél. WE. 5476, Montréal
 Pouliot, Dr Antoine, 69, Ste-Ursule, Tél. 2-4455, Québec, P. Q.**
- MEMBRES ARTIFICIELS :**
Duckett, J. A., 3651, Park Ave. Tél. HArbour 0630, Montréal
- MERCERIE POUR HOMMES :**
Julien, Albert, 556, 3e avenue, Limoilou, Tél. 4-9474, Québec
- NÉGOCIANT EN GROS D'APPAREILS ÉLECTRIQUES :**
Vandry Inc., 470, des Capucins, Tél. 2-5656 Québec, P. Q.
- NÉGOCIANT EN GROS (ÉPICERIES, FARINE, GRAIN) :**
Bégin, Noël Inc., 94, Commerciale, Tél. Lévis, 175, Québec, 5-9686
- NÉGOCIANT EN GROS — JOBBERS :**
Bourget & Léveillé, 59, Commerciale, Tél. Zone 5-216 Lévis
- NÉGOCIANTS EN GROS :**
**(BISCUITS, CHOCOLATS, TABAC, CIGARETTES)
 Vermette, M. F., 571, rue St-Bernard, Tél. 5-7270, Québec, P. Q.**
- NETTOYEURS ET TEINTURIERS :**
**Morin, H. Inc., 203, Du Pont, Tél. 2-4795 Québec, P. Q.
 Ferland, P. Inc., 157, Du Pont, Tél. 4-3531 Québec, P. Q.**
- NOTAIRES :**
**Baillargeon & Baillargeon, 38, des Jardins, Tél. 2-1390, Québec
 Labrèche et Labrèche, 10 ouest, St-Jacques, MA. 3373, Montréal**
- NOUVEAUTÉS, MERCERIES, TAPIS, PRÉLARTS :**
**Alepin, J. et Frère Ltée, 4295 ouest, Notre-Dame,
 Tél. WE. 1108 ; 4719, Wellington, Tél. YO. 1144, Montréal**
- OPÉRATION FORESTIÈRE — BOIS — PULPE :**
Lagueux, E. & Fils Ltée, 35, Côte du Palais, Tél. 5-9739, Qué.
- OPTICIENS D'ORDONNANCES :**
Derouin, O. L., 37, Metcalfe, Tél. 2-4976 Ottawa, Ont.
- OPTOMÉTRISTES ET OPTICIENS :**
Beaulieu, Remy, 94, de la Couronne, Tél. 2-3592, Québec, P. Q.
- PÂTISSERIE — PAIN :**
Jos. Vaillancourt Inc., 356-358, St-Joseph, Tél. 2-2085, Québec
- PHARMACIENS :**
**Marquis, J. Ant, 501, 3e avenue, Limoilou Québec, P. Q.
 Pharmacie P.-H. Soucy, 85, Cartier, Tél. 2-1235, Québec, P. Q.**
- PHARMACIENS EN GROS :**
**Ontario Medical Supply, 139, Queen, Tél. 2-5309, Ottawa, Ont.
 Gérant : J.-André Gaulin, Dist. pour Casgrain & Charbonneau**
- PLACAGE-INDUSTRIEL-CHROME :**
Garant & Thibault Enrg., 7, d'Argenson Québec, P. Q.
- PLOMBIERS :**
**Asselin, J. A., 37, Hermine Québec, P. Q.
 Chiquette, Rosario, 23, Laviguer, Tél. 4-3782, Québec, P. Q.**
- PNEUS :**
**Michaud Tire Service Ltée
 207, de la Couronne, Tél. 3-3901, Québec, P. Q.**
- PRODUITS DE SALON DE BEAUTÉ :**
**Lemieux Beauty Products, 16, rue de l'Eglise, Tél. 3-6320, Qué.
 M. A. Lemieux, résidence, Tél. 2-3073, Québec, P. Q.**
- PROVISIONS EN GROS :**
Turgeon, Jos., 189, Commerciale Lévis, P. Q.
- PROVISIONS GÉNÉRALES POUR BATEAUX :**
**Quebec Ship Riggers & Sail Makers Reg'd.,
 17, Sault-au-Matelot, Tél. 3-6717, Québec, P. Q.**
- PROFESSEUR DE MUSIQUE (GUITARE, MANDOLINE, VIOLON) :**
Gagnon, T. W., 208, N.-D. des Anges, Tél. 2-3700, Québec, P. Q.
- QUINCAILLERIE GÉNÉRALE :**
**Cantin & Fils Ltée, 555, St-Vallier, Tél. 5-7123, Québec, P. Q.
 Grégoire, J.-R., 3605 est, Ontario, Tél. FA. 1167-68, Montréal**
- QUINCAILLERIE EN GROS ET DÉTAIL :**
**Lemieux, Jos.-E. Enrg. Québec, P. Q.
 O'Neil & Richard Ltée, 134, du Pont, Tél. 2-1594, Québec, P. Q.**
- QUINCAILLERIE ET FERRONNERIE :**
Terreau Racine Ltée, 196-220, St-Paul, Tél. 2-2711 Québec
- RADIO TECHNICIEN — HAUT-PARLEUR :**
Gagnon, Jean-Paul, 960, 1ère avenue, Tél. 2-1735, Québec, P. Q.
- RÉFRIGÉRATEURS :**
Brindamour, W., 415, 1ère avenue, Tél. 3-2449, Québec, P. Q.
- REMBOURRAGE ET FABRICATION DE MEUBLES :**
St-Hilaire, Alfred, 686, 1ère avenue, Tél. 3-4446, Québec, P. Q.
- RESTAURANTS :**
**Aux Délices, 11, Buade, Tél. 2-0695 Québec, P. Q.
 Beaver Ltée et Hôtel Castor, 66, St-Jean, Tél. 2-0170, Québec
 Café de la Paix, 44, Des Jardins, Tél. 4-6430 Québec, P. Q.
 Boulevard Restaurant, 3830, Décarie, Tél. DE. 0097 Montréal
 Child's Good Food, 2½, St-Joseph, Tél. 2-0189 Québec, P. Q.
 « Chez Philip », 53, Du Pont, Tél. 3-0793 Québec, P. Q.
 Chez Marino Enrg., 34, Dauphine, Tél. 3-0675 Québec, P. Q.
 George's Grill Reg'd., 28-32, St-Louis, Tél. 4-1230, Québec, P. Q.
 Golden Gloves, 96, boul. Charest, Tél. 4-0206 Québec, P. Q.
 Kerhulu, 22, de la Fabrique, Tél. 2-6401 Québec, P. Q.
 La Porte St-Jean, et, Chez Gérard, 355, St-Paul, Québec, P. Q.
 Laurentien, Place Youville, Tél. 2-3635 Québec, P. Q.
 Monaco, 193, St-Jean, Tél. 2-1321 Québec, P. Q.
 Nick's Chicken Barbecue, 22, Côte du Palais, Tél. 4-0508, Québec
 Normandie, 204, St-Jean, Tél. 2-0271 Québec, P. Q.
 The Old Homestead Hotel, 16-20, Ste-Anne, Tél. 4-1849, Québec**
- SERVICE AÉRIEN :**
**Les Ailes du Nord Ltée, Tél. 30s, 3-7-47 Sept-Iles, P. Q.
 Tél. 7-4362, Québec, P. Q.**
- SOUDURE, DÉBOSSAGE, PEINTURE, ETC. :**
Beaulieu, L. P., 15, boul. Roosevelt-Churchill, Tél. 4-4924, Qué.
- SOUPE :**
Habitant Soup, 8455, St-Dominique, Tél. DU. 1115, Montréal-14
- SOUS-VÊTEMENTS POUR HOMMES :**
Vatel Enrg., 611, 16e rue, Limoilou, Tél. 3-7721, Québec, P. Q.
- STORES VÉNITIENS :**
Méthot, Raoul, 213, 5e rue, Tél. 2-6174 Québec, P. Q.
- SYNDIC LICENCIÉ :**
LaRochelle, Victor, 111, Côte de la Montagne, Tél. 3-7258, Qué.
- TAXIS :**
Taxis Maguire Enrg., 1463, Maguire, Tél. 3-1474, Sillery, Qué.
- TERRA-COTTA :**
**Montreal Terra-Cotta Ltd., 1010 ouest, Ste-Catherine,
 MA. 6912, Montréal**
- TÔLE GAUFRÉE :**
**Tôle Gaufrée de Québec, Enrg., 38, St-François,
 Tél. 4-0895, Québec, P. Q.**
- TRANSPORTS :**
**La Traverse de Lévis Ltée, Marché Champlain, Tél. 2-3897, Qué.
 Transport R. Dumas Enrg., 250, Ste-Hélène, Tél. 3-3824, Qué.**
- VALEURS DE PLACEMENT :**
**Dubé, Oscar & Cie Inc., 105, Côte de la Montagne,
 Tél. 2-4061, Québec, P. Q.**
- VALISES ET BOIS DE CONSTRUCTION :**
Ruel, Edouard Ltée, 416, St-Joseph, Tél. 286W, Lauzon, P. Q.
- VIANDES EN GROS :**
Marché de Québec Enrg., 342, 1ère rue, Tél. 2-2016, Québec, P. Q.
- VINAIGRE :**
La Cie de Vinaigre Lion Ltée, 74, Renaud, Tél. 3-0405, Québec
- VITRES ET PEINTURE :**
Franklin Glass & Paint Co., 305, St-François, Tél. 2-4982, Qué.

TABLEAU D'HONNEUR

de nos bienfaiteurs insignes

MONTREAL

PREVOST, Dr Yves, 300 est, rue Sherbrooke, tél. MA. 9682

ABORD-A-PLOUFFE

AUBRY, Napoléon, parties auto parts,
27, boul. Curé Labelle, tél. MU. 1-1811

BLAMPIED, E. F., 68, boul. Lévesque, tél. MU. 1-1641

CYCLO SPORT LAVAL, E. Miron, prop.,
59, boul. Lévesque, tél. MU. 1-4827

DROUIN, Aimé, marchand général, peintures RAMSAY,
quincaillerie, fruits et légumes, bière et porter,
116, boul. Lévesque, tél. MU. 1-4100

GARAGE VAILLANCOURT & FRÈRES, vente de chars
neufs et usagés. Spécialité : débossage, peinture,
95, boul. Lévesque, tél. MU. 1-4860

GOYER, A., station de gazoline,
136, boul. Labelle, tél. MU. 1-1275

QUINTIN, Gérard, entrepreneur camionneur,
8, Ernest, tél. MU. 1-1494

LAGACÉ, Lucien, entrepreneur plombier,
7, rue Noël, tél. MU. 1-4292

MAHER, Oscar, boucher, 128, rue Mon Repos,
tél. MU. 1-1165

MEUNIER, Mme E., prop. Hôtel Laval,
139, boul. Lévesque, tél. MU. 1-4220

PÂTISSERIE LAVAL, Mme F. Labelle, prop.,
Pâtisseries, gâteaux de fête et de noces,
51, boul. Lévesque, tél. MU. 1-1288

PHARMACIE SAURIOL, Dollard Sauriol, L. Ph.,
70, boul. Curé Labelle, tél. MU. 1-1678-79

SALON LUCILLE, Mme Rod. Marchand, prop.,
25, rue Ernest, tél. MU. 1-1750

SAURIOL, Mme Gustave, lingerie, 141, boul. Lévesque,
tél. MU. 1-4411

TWO MOUNTAIN SAND CO., Ltd., 88, boul. Curé Labelle

VAILLANCOURT, Léo, magasin de chaussures,
cordonnerie, mercerie pour hommes,
57, boul. Lévesque, tél. MU. 1-1391

SAINT-MARTIN

BARBE & FILS, Mme H., épicier-boucher, tél. MU. 1-1460

BRISEBOIS, Fernand, marchand, boul. Labelle,
tél. MU. 1-1424

CLERMONT, Nap., prop. Hôtel Clermont,
Village Saint-Martin, tél. MU. 1-4870

COUSINEAU, M. et Mme Emile, Très Carré,
tél. MU. 1-1540

FRÈRES SAINT-GABRIEL

LAVAL SHEET METAL WORKS, Jos. Duplessis, prop.,
Tél. MU. 1-1216

LAVOIE & FILS, Odilon, manufacturiers,
boul. Curé Labelle, tél. MU. 1-1300

MILLER, Hermas, boucher, tél. MU. 1-4381

ROBIN, Fernand, restaurant, épicerie,
36, rue de l'Eglise, tél. MU. 1-1767

CAP SAINT-MARTIN

LALONDE, N., marchand de glace, tél. MO.4-3021

LAVAL-DES-RAPIDES

EAU DE VICHY AUGUSTINE, Hector Gauvin, prop.,
83, rue Legrand, tél. MU. 1-4911

LÉONARD, Fernand, épicier, 330, boul. des Prairies,
tél. MU. 1-1900

SS. DES SAINTS CŒURS DE JÉSUS ET DE MARIE,
397, boul. des Prairies

AVEC LES HOMMAGES DE



LAVAL-DES-RAPIDES

REVUE DOMINICAINE

1953

CINQUANTE-NEUVIÈME ANNÉE

Directeur :

R. P. ANTONIN LAMARCHE, O. P.
5500, AV. LAVAL
Montréal-18

Auctoritatum permissu

ABONNEMENTS

Canada : \$3.00 ; Etranger : \$4.00 ; avec le Rosaire :
50 sous en plus. Le numéro : 30 sous

Abonnement de soutien : \$10.00

PUBLIÉE À SAINT-HYACINTHE, P. Q.

L'ŒUVRE DE PRESSE DOMINICAINE
5375, AV. NOTRE-DAME DE GRÂCE
MONTRÉAL-28

*La Revue ne sera pas responsable des écrits de
collaborateurs étrangers à l'Ordre de saint Dominique*

Sommaire

Juillet-août 1955

FERNAND OUELLETTE : *Rêves*

« Près de l'abîme on pleure ses yeux sans nid, et déjà ! à travers le déluge des nuées un chant tenu escalade les instants ».

BENOÎT-M. LAROSE, O. P. : *Le Japon de Pierre Loti.*

Un missionnaire qui a vécu près de vingt ans au Japon rectifie les vues d'un littérateur qui a vu le Japon en touriste et en poète.

VINCENT HARVEY, O. P. : *Une expérience religieuse*

Une cinquantaine d'étudiants qui ont participé aux offices liturgiques de la Semaine Sainte, au Monastère des Dominicains d'Ottawa, ont découvert toute la richesse de la prière officielle de l'Eglise. Ce qu'ils cherchaient, ils l'ont trouvé : une spiritualité positive, dynamique et conquérante.

JACQUES RACETTE : *Anne Hébert publie*

En admiration devant *Le Tombeau des Rois*, notre collaborateur reconstitue le climat qui a fécondé la poétesse. L'œuvre semble renaître, croître et se parfaire sous nos yeux.

A. CH. DE GUTTENBERG : *Le mythe de notre siècle*

« Les multiples phénomènes de l'univers sont les différents aspects de la matière en mouvement. La pensée est un produit de la matière quand celle-ci a atteint dans son développement un haut degré de perfectionnement », a écrit Staline.

Le sens des faits

JOSEPHINE HAMBLETON DUNN : « Borduas, peintre traditionnel ».

VIATOR : « L'Abord-à-Plouffe ».

HENRI DAVID : « Saint Bernard devant l'Histoire ».

H. LEMAÎTRE : « Livres français sur l'art religieux ».

RENÉ DUMESNIL : « Le Cantique des cantiques de Daniel Lesur ».

HENRI LEMAÎTRE : « Réveil de l'architecture monastique française ».

L'esprit des livres

ANDRÉ BRUGEL : « Serge Fromentin » (A.-M. P.).

I.-M. BENOÎT, O. F. M. : « Le chevalier courtois de Notre-Dame » (E. Goulet).

FRÈRE HENRI : « Vie brève, vie ardente » (E. Goulet).

G. CARRIÈRE, O. M. I. : « Précis de méthodologie pour philosophes » (J.-L. Reid).

S. AUGUSTIN : « Sermons for Christmas and Epiphany ».

R. P. GERLEAU, O. P. : « Le Rosaire dans le Royaume de Dieu » (J.-L. Reid).

En collaboration : « La sainteté de la Mère de Dieu » (J.-L. R.).

B. OLIVIER, O. P. : « Petit traité de l'Espérance chrétienne » (J.-L. Reid).

PETER LIPPERT, S. J. : « Lettre à un jeune moine » (J.-L. Reid).

En collaboration : « L'expérimentation humaine en médecine » (A.-M. P.).

R. BARON : « Pour que ta vie soit belle » (E. Goulet).

J.-B. BARRÈRE : « Hugo, l'homme et l'œuvre »

(J.-L. Reid).

PAULA HOESL : « La Main offerte » (Laurent Gay).

EUGÈNE FALARDEAU : « Amour » (Elie Goulet).

En collaboration : « La vie franco-américaine en 1951 ».

En collaboration : « L'A.C.B.F. ».

Mgr RONALD KNOX : « Richesses de l'Ancien

Testament » (A. L.).

En collaboration : « Tolérance et communauté

humaine » (J.-L. Reid).

F.-M. BRAUN : « La Mère des fidèles » (J.-L. Reid).

HENRI DELSAUTE : « Le mystère de l'unité et du divin retour » (J.-L. Reid).

JEAN BRUNEAU : « Amours, délices et orgues ».

JEAN-CHARLES HARVEY : « Les Paradis de Sable ».

L.-B. GEIGER, O. P. : « Le problème de l'amour chez saint Thomas d'Aquin ».

REVUE DOMINICAINE

Directeur :

R. P. ANTONIN LAMARCHE, O. P.

3500, Av. Laval, Montréal-18, P. Q.

Vol. LIX

Tome II

Juillet-août 1953

RÊVES

A mon père

L'Invisible a bu l'âme de nos puits...

*Au creux de nos yeux
les dieux brandissent leurs buccins :
c'est le festin de l'espoir dans l'habitacle de lumière.*

*Aux dagues des glaciers gris
se cramponnent les ménades :
la meute en dérive fuit la plage de l'Esprit.
Et sous l'arche des joies — comme des lémures —
dévalent les cieux opaques...*

*Au creux de nos yeux
c'est la danse des lacs
c'est le bain des étoiles dans nos jardins marins
c'est la gambade de nos rêves
dans les chevelures dormantes des soleils fluides...*

REVUE DOMINICAINE

*Soudain !
le désert de cendres qui cerne les regards
prostrés si loin... dans le Passé ;
soudain !
la trombe des nuits qui happe le rêve
et les flots cinéraires au Temps noués ;
soudain !
ne voir que ses pieds
creusant leurs pas dans l'étang des ombres...*

*Près de l'abîme on pleure ses yeux sans nid,
et déjà ! à travers le déluge des nuées
un chant ténu escalade les instants.*

Fernand OUELLETTE

Le Japon de Pierre Loti

Bossuet se plaignait, de son temps, de la triste immortalité que nous donnons aux héros. Ne faudrait-il pas, de nos jours, s'attrister sur la courte immortalité de nos « immortels » ? Les goûts changent, l'engouement du public aussi. On s'est efforcé, à l'occasion de son centenaire de renflouer Victor Hugo. Les romanciers meurent encore plus vite que les poètes : si plus d'un, avec Marcel Proust, ne dédaigne pas « l'ombre des jeunes filles en fleurs », on croirait inutile de se mettre à « la recherche du temps perdu » ; Bourget et ses longues analyses du cœur humain fatiguent. Péguy, qui avait tant d'adorateurs, nous semble trop pontife et trop solennel avec ses répétitions. C'est le cas de le dire : « Mais où sont les neiges d'antan ? »

Je n'ai pas la prétention de ressusciter Pierre Loti. Il n'est point d'intellectuels qui n'aient lu au moins *Pêcheurs d'Islande*, ces « amours bretonnes d'un marin breton », selon le mot de M. Thibaudet. Le seul aspect que je voudrais exposer, dans l'œuvre assez considérable de Loti, est sa vision du Japon et du peuple japonais.

Pierre Loti est né à Rochefort, petit coin protestant de la France. Ses parents étaient huguenots. Il ne semble pas que le problème religieux l'ait bien tracassé. Sa religion, à lui, c'était la vie de marin avec ses dangers et ses imprévus, et ses horizons neufs à décrire à une génération qui ne voyageait pas beaucoup. Il trouvait des charmes à toutes les divinités, mais la seule qu'il ait adorée, c'est son « moi ». Le navire où Pierre Loti était officier aborda autant de rivages que le « bateau ivre » de Rimbaud ; par deux ou trois fois il s'arrêta à l'extrémité sud du Japon, à Nagasaki. Cette escale de quelques mois nous valut trois romans : *Madame Chrysanthème*, *Japoneries d'automne* et *La troisième jeunesse de Madame Prune*.

Le Japon a deux fleurs d'une beauté sans égale : la fleur du cerisier et le chrysanthème. Les anciens samouraïs, charmés par cette fleur de

cerisier qui avait la vie si courte et tombait sans se flétrir lui comparaient l'âme japonaise : « Si tu veux comprendre l'âme du pays aux myriades d'îles, regarde la fleur du cerisier » disait un poème célèbre. La floraison du cerisier annonce l'été mais la gloire de l'automne, c'est le chrysanthème : le Japon, bien avant l'arrivée de Loti en avait fait son symbole national.

A propos de *Madame Chrysanthème*, Loti écrivait à la duchesse de Richelieu : « Bien que le rôle le plus long soit en apparence à Madame Chrysanthème, il est bien certain que les trois principaux personnages sont Moi, le Japon, et l'effet que ce pays m'a produit ».

Pierre Loti a regardé le Japon avec les yeux d'un artiste païen. En fait, qu'en a-t-il visité si ce n'est une seule ville située à l'extrémité du pays ? Comment écrire un livre sur la patrie d'Amaterasu sans en avoir étudié au moins les deux centres culturels, Kyôto et Tokyo ? A qui voudrait apprécier justement le Japon, à défaut d'un séjour prolongé, il y aurait plus à apprendre dans *La société japonaise* d'André Bellessort et surtout dans les *Propos japonais* du Père Urbain-Marie que dans tous les livres de Loti.

Reste que Loti est un grand artiste. Ecoutez-le décrire son arrivée au Japon :

« Nous entrions maintenant dans une espèce de couloirs ombreux, entre deux rangées de très hautes montagnes, qui se succédaient avec une bizarrerie symétrique comme les portants d'un décor tout en profondeur, extrêmement beau, mais pas assez naturel. On eût dit que ce Japon s'ouvrait devant nous, en une déchirure enchantée, pour nous laisser pénétrer dans son cœur même. Au bout de cette haie longue et étrange, il devait y avoir Nagasaki, qu'on ne voyait pas encore. Tout était admirablement vert. La grande brise du large, brusquement tombée, avait fait place au calme : l'air, devenu très chaud, se remplissait de parfums de fleurs. Et dans cette vallée, il se faisait une étonnante musique de cigales ; elles se répondaient d'une rive à l'autre ; toutes ces montagnes réson-

naient de leurs bruissements innombrables ; tout ce pays rendait comme une incessante vibration de cristal.

« Nous frôlions au passage des peuplades de grandes jonques, qui glissaient tout doucement, poussées par des brises imperceptibles ; sur l'eau, à peine froissée, on ne les entendait pas marcher ; leurs voiles blanches, tendues sur des vergues horizontales, retombaient mollement, drapées à mille plis comme des stores ; leurs poupes compliquées se relevaient en château, comme celles des nefs du moyen âge. Au milieu du vert intense de ces murailles de montagnes, elles avaient une blancheur neigeuse.

Quel pays de verdure et d'ombre, ce Japon, quel Eden inattendu... »

Pierre Loti ne semble avoir connu du Japon que ses mousmés, ses temples et ses cimetières, et encore là, sa connaissance insuffisante de la langue est cause de bien des contresens. Loti, qui a le mérite d'avoir introduit dans la langue française à peu près tous les mots japonais qui y sont acceptés, emploie le mot « mousmé » pour désigner indifféremment une jeune fille ou une jeune femme. En fait, une « mousmé » est une demoiselle, non une dame. Loti s'extasie sur ce mot « mousmé » : il y voit de la mousse, une frimousse, que sais-je encore ?

A peine arrivé au Japon Pierre Loti demande à un entremetteur d'assez bas étage de lui trouver une femme et il se marie au bureau de la police ; il appelle cela un mariage morganatique, mariage contracté entre prince et une fille roturière. Dans sa pensée, c'est un mariage qui n'oblige à rien, un mariage « pour rire ». Il s'en était ouvert à son « frère Yves » : « Dès mon arrivée, lui confiait-il, je me marierai avec une petite femme à peau jaune, à cheveux noirs, à yeux de chats... Je la choisirai jolie... Elle ne sera pas plus haute qu'une poupée... »

L'élué est Kikou san, celle qu'il appellera Madame Chrysanthème. « Kikou san, écrira-t-il, a des yeux à longs cils, un peu bridés mais qui seraient trouvés bien dans tous les pays du monde : presque une expression, presque une pensée. Une teinte de cuivre sur des joues rondes ; le

nez droit ; la bouche légèrement charnue, mais bien modelée avec des coins très jolis : elle a dix-huit ans peut-être, déjà femme... »

Malgré les serments échangés au bureau de police, Loti ne prend pas son mariage au sérieux : « Il me semble, dit-il, m'être fiancé pour rire, chez les marionnettes » (*Madame Chrysanthème*, p. 55).

Les mousmés japonaises — comme les Canadiennes, d'ailleurs — sont rieuses, joyeuses, mais, nous dit Loti, « Chrysanthème est à part parce qu'elle est triste. Qu'est-ce qui peut bien se passer dans cette petite tête ? Ce que je sais de son langage m'est encore insuffisant pour le découvrir. D'ailleurs, il y a cent à parier qu'il ne s'y passe rien du tout... Et quand même, cela me serait si égal ! Je l'ai prise pour me distraire... » (*Madame Chrysanthème*, p. 60).

Dans ce mariage sans amour on verra bientôt naître l'ennui. Trois jours après son mariage Loti écrira : « Nous sommes presque de vieux mariés... Entre nous les habitudes se créent tout doucement. Chrysanthème entretient les fleurs dans nos vases de bronze, s'habille avec une certaine recherche, porte des chaussettes à orteils séparés, et joue tout le jour une sorte de guitare à long manche qui rend des sons tristes » (*Madame Chrysanthème*, p. 56).

Dans sa chambrette aux cloisons de carton Kikou san, assise sur les nattes de paille blonde, trompe l'ennui de son seigneur en jouant du shamisen, une espèce de guitare japonaise : « Derrière moi, écrit Loti, une petite musique triste, triste à faire frissonner, et grêle, grêle autant que le chant des cigales, commença de se faire en sourdine, puis s'éleva, gémissante comme la plainte mièvre de quelque âme japonaise en peine et en angoisse dans l'air silencieux de midi : Chrysanthème et sa guitare qui s'éveillaient ensemble...

« Et il me plut que cette idée lui fut venue, de me faire de la musique, me voyant là, au lieu de s'empresse à me dire bonjour. (A aucun moment je ne me suis imposé la contrainte d'avoir l'air épris d'elle ; mais nos rapports deviennent froids de plus en plus, surtout quand nous sommes seuls). Aujourd'hui, pourtant, je me retournai pour lui sourire, et, de la

LE JAPON DE PIERRE LOTI

main, je lui fis signe : allons, joue encore ! C'est singulier que la musique de ce peuple rieur puisse être si plaintive. Mais, décidément, celle que fait Chrysanthème mérite d'être entendue... Où donc a-t-elle pris cela ? Quels indicibles rêves, à jamais mystérieux pour moi, passent dans sa cervelle jaune quand elle joue ou chante de cette manière ? » (*Madame Chrysanthème*, p. 104).

Quand l'ennui ou la jalousie ne l'aveuglent pas, Loti va jusqu'à admettre la gentillesse de sa petite Kikou san. Il la contemple, nonchalante dans son pousse-pousse chargé d'iris tardifs et de lotus à longues tiges, éclairée des lueurs changeantes des lanternes qui les croisent en cours de route : « La veille de mon arrivée au Japon, dit-il, si on me l'eût montrée en me disant : « Ta mousmé sera celle qui passe », j'en aurais été charmé, sans aucun doute. Dans la réalité, non, cependant, je ne le suis pas : ce n'est que Chrysanthème, toujours elle, rien qu'elle, la petite créature pour rire, mièvre de formes et de pensées » (*Madame Chrysanthème*, p. 213).

Le séjour de Loti au Japon se termine en une tragédie du cœur qui ne lui laisse qu'une immense désillusion. Son navire reçoit l'ordre d'aller patrouiller les côtes de Chine. La veille du départ, notre romancier, qui depuis longtemps jalousait l'amitié de son frère Yves pour Kikou san se voit rassuré ; l'annonce de son départ a rendu Kikou san toute mélancolique : elle joue un dernier morceau de shamisen qui ressemble à un tremblement de fièvre ou à une plainte déchirante. Et Kikou san se refuse à un adieu : elle exige une autre visite pour le lendemain. Et ce vieux loup de mer qu'est Loti est presque gagné, presque mélancolique : il croit enfin avoir été aimé. Il bat sa coulpe et s'accuse d'avoir été injuste envers le Japon. Il se surprend à soupirer : « Ce Japon est bien délicieux, cette nuit bien fraîche et bien suave, et cette Chrysanthème était très mignonne, tout-à-l'heure, en me reconduisant en silence dans ce chemin » (*Madame Chrysanthème*, p. 285).

Le lendemain devait dissiper toutes ses illusions : il se rend, vers le midi, à la maison de thé où demeurait Kikou san. Elle ne l'attendait plus : son bagage empaqueté et déjà prête à retourner dans son village natal,

elle chantait gaiement en comptant les bonnes pièces d'argent que lui avaient valu ses légères amours... Et Loti, blessé dans son orgueil, tire cette conclusion désespérée : « Comme j'ai été naïf de me laisser prendre... Rien ne s'est jamais passé dans ce petit cœur... »

* * *

Loti était trop grand artiste pour ne pas soupçonner un art japonais dont la dominante est la simplicité. Il remarque avec quel goût ces petites Japonaises, dans cette patrie des fleurs savent composer un bouquet ; il souligne que la peinture japonaise, sans perspective, par la sobriété du coloris et la sûreté du dessin, n'est pas inférieure à celle d'un Puvis de Chavannes. Et malgré tout, Loti n'a jamais compris ni aimé le Japon : tout lui semble petit, laid. A l'arrivée de son navire, marchands et marchandes abordent à pleines barques pour vendre leur pacotille. Et Loti d'écrire : « Mais, mon Dieu, que tout ce monde était laid, mesquin, grotesque. Etant donné mes projets de mariage, j'en devenais très rêveur, très désenchanté ».

Les dames qu'il rencontre lui semblent drôlettes, vieillottes. Quant aux demoiselles, le seul compliment qu'il leur donne, c'est de ressembler à des poupées : « Mesdames les poupées, leur dit-il, je vous accorde que vous êtes presque mignonnes à force de drôlerie, de mains délicates, de pieds en miniature... Mais laides, en somme, et puis, ridiculement petites, un air de bibelot d'étagère, un air ouistiti, un air je ne sais quoi... »

Il parlera d'une Japonaise qui, avec un morceau de papier de soie, mouche son petit nez drôle. « Après l'opération, nous dit-il, elle froisse tout de suite le morceau qui a servi, le roule en boulette et le jette par la fenêtre avec horreur ». Il se moque — avec assez d'esprit, du reste, des salutations japonaises répétées : « Tout ce monde, dit-il, en entrant chez moi, se confond en politesses réciproques : et je te salue — et tu me salues ; et je te resalue, et tu me le rends : et je te resalue encore, et je ne te le rendrai jamais selon ton mérite ; et moi, je me cogne le front par terre, et toi, tu piques du nez sur le plancher ; les voilà tous à quatre pattes les uns devant les autres, c'est à qui ne passera pas, à qui ne

s'assoira pas, et des compliments infinis se marmottent à voix basse, la figure contre le parquet » (*Madame Chrysanthème*, p. 43).

Une autre fois il rend visite à des dames : « A peine m'ont-elles vu, écrira-t-il, qu'elles tombent à quatre pattes le nez contre le plancher. — Ah ! mon Dieu ! qu'est-ce qui leur arrive ? — Rien du tout, c'est simplement le salut de grande cérémonie qui se fait ainsi ».

La figure des Japonais n'a pas l'heur de lui plaire. Il trouve que les dames de la noblesse ont un long cou bête et un air de cigogne. Dans la bourgeoisie et dans le peuple, nous confie-t-il, on est d'une laideur plus gaie qui va jusqu'à la gentillesse souvent. Toujours les mêmes yeux trop petits, pouvant à peine s'ouvrir, mais des figures plus rondes, plus brunes, plus vives ; chez les femmes, un certain vague dans les traits, quelque chose de l'enfance qui persiste jusqu'à la fin de la vie ». C'est à peine si les enfants japonais, en réalité si mignons dans leurs kimonos fleuris, trouveront grâce devant ses yeux : « Ils sont presque tous jolis, avoue-t-il, eux qui deviendront si laids en vieillissant ».

Loti franchit les bornes du vraisemblable lorsqu'il nous décrit son menu : « Au déjeuner, dit-il, deux petits pruneaux verts des haies, confits dans du vinaigre et roulés dans de la poudre de sucre... Une tasse de thé complète ce repas presque traditionnel au Japon. Cela se continue dans le courant du jour par deux dinettes très drôlement ordonnées ; sur un plateau de laque rouge, dans de microscopiques tasses à couvercle, on apporte un hachis de moineau, une crevette farcie, une algue en sauce, un bonbon salé, un piment sucré... » Il manquait encore le goûter : le voici : « Nous absorbons, nous conte-t-il, dans des tasses, de petits sorbets drôles ressemblant à du givre parfumé ou ayant un goût de fleurs dans de la neige. Nos mousmés se font servir, à pleins bols, des haricots au sucre mêlés à de la grêle, à de vrais grêlons comme on en ramasserait après une giboulée de mars » (*Madame Chrysanthème*, p. 169).

Là où l'imagination de Pierre Loti donna sa pleine mesure, c'est dans son choix de noms japonais ; passe encore pour Madame Chrysanthème, mais je me demande où logent Madame Très-Propre, Mlle Abricot,

la demoiselle Jasmin, Madame Campanule et surtout... Monsieur Kangourou !...

L'ignorance de la langue est aussi cause de méprises amusantes. Ecoutez, pour finir, cette histoire du sifflet. Yves a perdu à la mer son sifflet d'argent, son indispensable sifflet pour la manœuvre, et nous courons la ville toute la journée, suivis de Chrysanthème, de Mesdemoiselles Laneige et La Lune, pour en chercher un autre.

C'est très difficile à trouver dans Nagasaki, très difficile surtout d'expliquer en japonais, un sifflet de marine, de forme consacrée, courbe avec une petite boule terminale, pour moduler les trilles et les sons enflés des commandements officiels. Trois heures durant on nous renvoie de boutique en boutique ; faisant mine d'avoir très bien saisi, on nous trace, au pinceau, sur papier de soie, des adresses de magasins où nous devons infailliblement rencontrer ce qu'il nous faut — et nous partons pleins d'espoir, courant à une mystification nouvelle ; nos *djins* essoufflés en perdent la tête.

On comprend bien que nous voulons quelque chose pour faire du bruit, de la musique ; alors on nous offre des instruments de toutes les formes, les plus inattendus, les plus extraordinaires : des pratiques pour voix de polichinelles, des sifflets pour chiens, des trompettes. C'est toujours de plus en plus inouï ce qu'on nous propose, tellement qu'à la fin un fou rire nous gagne. En dernier lieu, un vieil opticien nippon, qui avait pris un air très fin, un air de parfaite compétence, s'en va fouiller dans son arrière-boutique, et nous rapporte une sirène à vapeur, provenant d'un paquebot naufragé... » (*Madame Chrysanthème*, p. 245).

A part Henri Lavedan, je ne connais aucun écrivain qui ait employé plus d'épithètes que Pierre Loti. Pour qualifier le Japon, il affectionne ces mots de « petit », de « mièvre », de « mignard » ; le Japon physique et moral, tout tient dans ces trois mots-là, nous dit-il. Le jugement de Loti sur le Japon ne pouvait être que superficiel parce qu'il n'en avait visité qu'une bien petite partie et n'y était entré en contact qu'avec la lie de

LE JAPON DE PIERRE LOTI

la société. Il regarda beaucoup, mais d'un regard de dilettante où manquait la charité.

Nous ne prétendons pas que les Japonais soient les plus inventifs des hommes ni que *Miss Nippon* soit couronnée comme *Miss Universe*. Mais les Japonais ont pour eux la politesse, la bravoure, la fidélité à leurs supérieurs, le culte des ancêtres, l'amour de leur beau pays et beaucoup d'autres vertus morales qui, une fois christianisées, les rendront attachants et nous permettront de répéter le mot de saint François Xavier : « Pardonnez-moi d'avoir été si long... C'est que je parlais à des frères très chers, et au sujet des Japonais, mes délices... »

Benoît-Marie LAROSE, O. P.

Missionnaire au Japon

Une expérience religieuse

Deux semaines à peine avant Pâques, quelques jeunes Dominicains d'Ottawa envoyaient aux Philosophes et Rhétoriciens des collèges environnants et à quelques amis de l'université, une circulaire les invitant à prendre part aux offices liturgiques des religieux et à des forums sur le thème suivant : *la place de la liturgie dans la vie du chrétien*. Cinquante étudiants ont répondu à cette invitation tardive et sont venus passer les jours saints au cloître. Ils ont assisté à toutes les cérémonies liturgiques, y compris celle du *Mandatum* (lavement des pieds), le jeudi saint. Beaucoup d'entre eux sont demeurés jusqu'au samedi soir pour célébrer avec nous la Vigile Pascale. Chaque jour, un Père donnait un exposé sur le mystère liturgique et fournissait les explications nécessaires à la compréhension des offices. Tous disposaient d'un texte latin avec traduction française en regard.

Cette rencontre fut enrichissante autant pour nous que pour eux. Nous formions vraiment, religieux et laïcs, une famille ; nous partagions la même table, la même vie liturgique et la même joie fraternelle. Sans bénéficier de la même intimité, il va sans dire, une vingtaine de jeunes filles (étudiantes pour la plupart) ont aussi pris part à ces journées de prière et de réflexion. C'est dans cette atmosphère de fraternité chrétienne que les échanges de vue ont eu lieu. Chacun y allait de son expérience et de ses idées. Le lecteur pourra juger, approximativement du moins, par le résumé squelettique que nous en donnons, du sérieux et de l'intérêt de ces discussions.

Notre premier forum s'intitulait : *le rôle joué par les paroles et les rites liturgiques dans notre dialogue avec Dieu*. La Liturgie, comme la vie chrétienne elle-même dont elle constitue le centre, comporte un double mouvement qui s'apparente au dialogue : le mouvement ascendant de la louange et de l'action de grâces que le peuple chrétien fait monter, par le

Christ, vers le Père ; et le mouvement descendant de l'amour et de la faveur du Père qui se répandent sur les hommes, par le Christ, à travers les sacrements de la foi et la parole divine. Ces deux mouvements sont manifestes surtout à la messe, l'action de grâces et la louange y alternant constamment avec la demande, et la communion y consommant le sacrifice. Mais ils se rencontrent aussi dans les autres sacrements qui, avant d'être des canaux par où passe la grâce, sont l'expression et l'hommage de notre foi en la miséricorde du Père qui nous communique ses dons dans le Christ, par ces instruments sensibles.

Les étudiants ont reconnu que les textes liturgiques, empruntés pour la plupart à la Bible, possèdent en eux-mêmes, une richesse et une valeur indiscutables pour nous parler de Dieu et nous faire converser avec lui. Pourrions-nous trouver, en effet, pour exprimer à Dieu nos sentiments de révérence, de soumission filiale et d'affectueuse reconnaissance, un langage plus adéquat que la sublime poésie des psaumes ? Quel sermon nous touche autant qu'une page d'Évangile bien lue ou bien chantée ? Pour des enfants, rien ne peut et ne doit remplacer la parole de leur père. Mais en fait, « beaucoup de textes liturgiques, nous ont-ils avoué, ne nous disent rien, parce que nous ne les comprenons pas. Et nous ne les comprenons pas, parce que nous ne connaissons pas la Bible ». Le fait est indéniable. Nos jeunes, s'ils connaissent assez bien les littératures anciennes, grecque et latine, pour avoir étudié pendant plusieurs années, Homère, Virgile, Sophocle et d'autres, ne savent à peu près rien de cette épopée divine de l'histoire du salut qu'est la Bible. Cette anomalie presque générale devrait faire réfléchir nos éducateurs. — De plus, on a fait remarquer la densité spirituelle des textes liturgiques et la diversité de leur contenu suivant les temps de l'année. Le cycle liturgique offre, en effet, un enseignement complet : le dogme et la morale y passent substantiellement, avec cet avantage que celle-ci est mise à sa vraie place, étant présentée en dépendance des mystères de la foi. Un chrétien qui vivrait sa liturgie, n'aurait guère besoin de recourir à des succédanés de valeur parfois douteuse, pour alimenter sa spiritualité.

Les rites et le symbolisme liturgiques parlent-ils encore à notre mentalité moderne ? Question délicate que celle-là. Il y a, sans conteste, des rites et symboles liturgiques qui, très suggestifs pour un chrétien des premiers siècles, vivant dans une civilisation agraire, n'ont plus la même puissance d'évocation pour le chrétien du XXe siècle, noyé dans une civilisation industrielle. L'emploi de l'huile dans les sacrements en est peut-être l'exemple le plus frappant. L'huile, autrefois d'un usage très courant, servait à panser les blessures, à consacrer les prêtres et les rois... les athlètes s'en oignaient le corps avant le combat. Il reste quelque chose de ce dernier usage dans nos mœurs sportives ; et par là, l'onction que le prêtre fait sur le baptisé, peut retrouver un symbolisme naturel. La plupart des symboles liturgiques, cependant, ont une signification permanente. L'eau, le feu, la lumière, pour ne nommer que les principaux, quelle que soit la civilisation dans laquelle nous vivons, conservent une puissance d'évocation accessible à tous. L'ouvrier qui, à la fin de sa journée de travail, passe sous la douche ou prend une plongée dans une piscine, pour en sortir « homme neuf », peut facilement comprendre le rite de l'ablution baptismale qui fait du baptisé un homme nouveau, un enfant de Dieu. La célébration de la vigile pascale, ces dernières années, a prouvé que, même les citadins, habitués à l'ampoule électrique, demeurent sensibles au symbolisme du feu et du cierge pascal. Combien plus alors, le scout qui a dansé et chanté autour d'un feu de camp, ou qui a marché en montagne, la nuit, à la lueur d'un flambeau, pourra-t-il comprendre l'emploi du cierge dans la Liturgie, pour représenter le Christ, « Lumière du monde » ? Cette enquête détaillée sur le sens des rites liturgiques, en particulier de la messe, nous a amenés à reconnaître que les obstacles les plus sérieux à la compréhension des cérémonies liturgiques sont encore la routine, l'accoutumance et l'ignorance. — Il faut bien avouer, toutefois, que dans certains sacrements, la part du sensible qui en donnerait une meilleure intelligence, se voit réduite au strict minimum ; aussi est-il permis de souhaiter que l'Eglise redonne, en particulier au sacrement de l'initiation chrétienne, quelque chose de sa solennité extérieure d'autre-

UNE EXPÉRIENCE RELIGIEUSE

fois. Cependant, le revêtement sensible de notre Liturgie actuelle offre encore au chrétien attentif et initié, un précieux excitant à la ferveur et lui fournit une forme d'expression intégrale pour rendre à Dieu son hommage de soumission, de révérence et d'adoration.

* * *

En partant d'un examen vigilant des gestes, rites et paroles liturgiques, principalement à la messe, nous avons dégagé, dans un second forum, *l'aspect communautaire et social de la liturgie*.

Une messe où le prêtre seul agit, comme il arrive souvent, pendant que les fidèles, chacun dans son coin, font leurs dévotions privées, sans prendre part intérieurement ni extérieurement à l'action liturgique, c'est un non-sens. La messe n'est pas une « heure de garde », obligatoire une fois la semaine. La messe, c'est l'acte culturel de toute l'assemblée. Pour s'en rendre compte, il suffit de regarder d'un peu près la structure même de la grand'messe dominicale, prototype de toutes les autres messes. Elle débute par un rite de purification, l'*Asperges*, premier indice que tous ont une part à jouer dans la célébration du mystère. Pendant l'avant-messe, le peuple chante l'*Introït*, le *Kyrie*, le *Gloria*, le *Credo*... Aujourd'hui, par un pis aller, c'est la chorale seule qui, souvent, exécute tout le chant ; du moins, le fait-elle au nom de tous. Vient ensuite l'*Offertoire*, chant de procession pendant lequel, autrefois, les fidèles allaient porter leurs offrandes, dont une part devait servir au sacrifice et l'autre à l'entretien du clergé et au soulagement des pauvres de la communauté. C'était un geste communautaire beaucoup plus expressif — il faut l'avouer — que notre quête actuelle qui, pourtant, a le même sens. Si nous analysons les prières du Canon, nous constatons qu'elles sont, pour la plupart, à la première personne du pluriel. Rarement le prêtre parle à la première personne du singulier, et quand il le fait, c'est le plus souvent, sinon toujours, en tant que représentant de l'assemblée. Le dialogue entre le prêtre et le peuple se poursuit tout au long de la messe, et très expressément avant chaque partie importante. Nous pensons, en particulier, à l'*Orate fratres*

et aux invitations pressantes qui ouvrent la grande prière consécatoire : *Dominus vobiscum*, *Sursum corda*, *Gratias agamus Domino Deo nostro*. Nous pensons encore à ces nombreux *Dominus vobiscum*, *Oremus*, *per omnia sæcula sæculorum*, appels répétés à la participation auxquels les fidèles répondent par un « oui » de foi enthousiaste et de joyeuse espérance : *Et cum spiritu tuo*, *Amen*. C'est vraiment toute l'assemblée qui doit louer Dieu et lui rendre grâces. Cet aspect social et communautaire de la messe se retrouve plus profondément encore dans l'offrande et la communion.

Qui offre ? Sans doute, d'abord et surtout, le Christ, notre perpétuel médiateur et intercesseur auprès du Père ; en second lieu le célébrant, qui agit comme ministre sacramentel du Christ et comme représentant du peuple ; mais aussi l'assemblée elle-même qui, en vertu du caractère baptismal, offre le Christ et s'offre avec lui et par lui, en hommage au Père. La messe est le sacrifice de tout le Corps mystique, ne l'oublions pas.

Offrande d'une même victime et *participation* à cette même victime. La communion n'a plus guère, aujourd'hui, l'allure d'un banquet fraternel. On croirait plutôt, à voir les quelques personnes qui s'approchent de la balustrade à la grand'messe dominicale, que la communion est une dévotion privée plus ou moins en rapport avec l'action liturgique. La bousculade des jours d'affluence comme la Toussaint, Noël et Pâques, n'a pas davantage l'aspect d'un repas familial. Je trouve cette boutade d'un étudiant assez juste : « On va communier comme on va baiser la relique de sainte Anne ».

Pour redécouvrir le sens profond de la communion, il faut se rappeler que l'Eucharistie a été instituée au cours d'un repas fraternel, le dernier que Notre-Seigneur a pris avec ses disciples avant le Calvaire. Ce fut un repas d'intimité et de confidences : « Comme le Père m'a aimé, moi aussi je vous ai aimés... je ne vous appelle plus des serviteurs... », mais mes « amis »¹. Il faudrait encore signaler, à la Cène, les exhorta-

1. JEAN, XV, 9, 75.

tions répétées du Seigneur à la charité fraternelle et à l'unité : « Ce que je vous commande, c'est de vous aimer les uns les autres. — Que tous soient un, comme toi-même, ô Père, tu es en moi et moi en toi, afin qu'eux aussi soient en nous... »². Le lavement des pieds ne fut pas surtout, comme on l'a souvent interprété, un geste d'humilité de la part du Seigneur, mais un exemple de service fraternel qui devait préparer les disciples à l'intelligence de l'Eucharistie, sacrement de la charité fraternelle et de l'unité ecclésiale. C'est bien ainsi que les apôtres ont compris l'Eucharistie. Saint Paul reproche aux Corinthiens de manger le pain et de boire la coupe du Seigneur indignement pour les raisons suivantes : lorsqu'ils se réunissent en assemblée, il se forme des groupes séparés ; et dès qu'ils se mettent à table, « chacun, sans attendre, prend son propre repas, en sorte que l'un a faim tandis que l'autre est ivre »³. Ces infractions à l'unité et à la charité fraternelle prouvent qu'ils ne discernent pas le Corps du Seigneur et font qu'ils se réunissent pour leur condamnation. — Que dirait saint Paul aux chrétiens d'aujourd'hui qui célèbrent le mystère de l'unité et reçoivent le sacrement de la charité fraternelle entre les quatre murs d'une église et s'en retournent chez eux, bien tranquilles, tout en continuant comme auparavant d'ignorer les difficultés et les misères de leurs frères ?

Si réduit que soit le symbolisme qui entoure la communion, dans notre messe actuelle, il nous amène à la même conception communautaire de l'Eucharistie. Le chant solennel du *Pater* nous fait dire : « Notre Père », nous rappelant par là que nous sommes tous frères, tous enfants du même Père. Cette prière contient de plus, une demande et une promesse de réconciliation : « pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés ». Avant de recevoir le sacrement de l'unité, il faut nous réconcilier avec Dieu et avec nos frères ; autrement notre geste serait hypocrisie et mensonge, partant sacrilège. Le « baiser de paix » ne se rend plus, aujourd'hui, jusqu'à la nef ; mais autrefois, parti de l'autel, il se transmettait à tous les fidèles juste avant

2. JEAN, XV, 17 ; XVII, 21. 3. I Cor., XI, 17 ss.

la communion. Un geste également très symbolique d'unité, était la fraction du pain : l'évêque, comme le fait un père de famille, rompait le pain et en distribuait un morceau à chacun. Combien plus compréhensible devenait ainsi le mot de saint Paul : « Parce qu'il n'y a qu'un seul pain, nous sommes tous un seul corps, nous tous qui participons à ce pain unique »¹. Le célébrant ne rompt plus que sa propre hostie ; mais ce vestige demeure encore très significatif, surtout par le souhait qui l'accompagne : *Pax Domini sit semper vobiscum*. C'est encore à l'autel unique que tous nous communions, la sainte table avec son inutile mais symbolique nappe, n'étant que le prolongement de l'autel.

Si tout sacrement cause ce qu'il signifie, c'est donc à bon droit que les théologiens assignent comme effet propre à l'Eucharistie, l'unité du Corps mystique. « Pour être sauvés, les hommes doivent s'agrèger à une société sainte, former un seul corps dont le Christ est la tête. Et c'est l'Eucharistie qui, en nous livrant le mystère du salut, signifie et réalise ce rassemblement des hommes dans le Christ ; c'est l'Eucharistie qui édifie le Corps mystique du Christ, qui « cause » l'Eglise »².

* * *

Liturgie, école de gratuité. — Notre discussion de Vendredi Saint s'engagea sur cet énoncé un peu énigmatique. Le sujet ne pouvait mieux s'accorder avec le mystère du jour : mystère de l'amour gratuit du Père et du Fils pour l'humanité pécheresse. Il fallut d'abord préciser les termes. Le mot « gratuité » n'est pas uniquement synonyme de « don » ; il comporte en plus la spontanéité, la totalité, le désintéressement et la joie qui accompagnent le don. Appliqué à notre attitude spirituelle, il signifie donc : disponibilité entière, désintéressée, spontanée et joyeuse, à l'égard de notre Père et envers nos frères. Nous disons « école », parce que la Liturgie nous forme à ce don total et empressé de nous-mêmes à Dieu et au prochain.

1. *I Cor.*, X, 17.

2. V. VERGRIETE, *Eucharistie et engagement*, dans *La Maison-Dieu*, no 24, p. 14.

UNE EXPÉRIENCE RELIGIEUSE

Cette attitude gratuite envers Dieu, s'exprime et s'acquiert dans la Liturgie par la prière de louange et l'action de grâces. Dieu dans sa transcendance et dans son mystère d'amour y est l'objet de nos pensées et de nos affections, le thème de nos chants et de nos hymnes. Louer Dieu, en effet, c'est chanter sa majesté et sa toute-puissance, l'opulence de sa création et la sagesse de ses desseins rédempteurs. Lui rendre grâces, c'est reconnaître qu'il est « tout » et que nous sommes « rien », que tout ce que nous avons nous vient de son amour gratuit et que nous ne pouvons rien lui rendre qui ne soit pris d'entre ses dons. C'est encore accepter avec une soumission joyeuse et confiante cette dépendance et dire un perpétuel merci. En bref, l'action de grâces est faite d'admiration, de révérence, d'adoration, de gratitude, de filial abandon et de disponibilité empressée. Elle « est le sentiment le plus pur, le plus noble et le plus exaltant, parce que le plus désintéressé, qui puisse animer une âme religieuse »¹. Il n'y a d'approchant sur cette terre, que le geste de l'enfant qui danse de joie, à l'arrivée de son père, le soir, se jette dans ses bras et s'accroche à son cou. La louange et l'action de grâces, bien qu'elles soient un hommage dû à notre Créateur et Père, commandent une attitude spirituelle qui rencontre la définition que nous avons donnée plus haut de la *gratuité*. L'explication en est simple : seul un amour gratuit peut et doit répondre à l'Amour gratuit.

Que la prière liturgique soit faite en grande partie de louanges et d'action de grâces, il n'est pas nécessaire de le démontrer très longuement. Pour les heures canoniales du bréviaire, qu'il suffise de souligner qu'elles se composent presque uniquement de psaumes et d'hymnes, exprimant, pour la plupart, les sentiments que nous avons décrits ci-dessus. Quant à la messe, centre de la Liturgie, elle est en même temps que sacrifice expiatoire, sacrifice de louanges et d'action de grâces. Elle représente le Sacrifice de la croix que le Christ a appelé son « heure », l'heure de la glorification du Père et de sa propre glorification². Elle a été instituée

1. A.-M. ROGUET, O. P., *La messe, approches du mystère* (L'esprit liturgique, 3), 1951, p. 32.

2. JEAN, XIII, 31.

lors d'un banquet (fête de joie), et dans une « eucharistie », c'est-à-dire une action de grâces. Dans sa structure actuelle, la messe apparaît effectivement, du commencement à la fin, comme un sacrifice de louanges et d'action de grâces. Elle débute par un chant triomphal de procession, tiré d'un psaume, ou du moins, chanté avec un psaume, et se termine par cette acclamation des fidèles : *Deo gratias* — « Rendons grâces à Dieu ». Dans l'avant-messe, signalons en particulier : le *Gloria in excelsis* qui accumule les formules laudatives (Nous te louons, nous te bénissons, nous t'adorons, nous te glorifions, nous te rendons grâces à cause de ta grande gloire... le seul Saint, le seul Seigneur, le seul Très-Haut...) ; le *Credo*, qui proclame les grandeurs du Père, du Fils et du Saint-Esprit, en même temps qu'il exprime à cette Trinité sainte l'hommage de notre foi ; enfin l'*Alleluia* dont les modulations interminables tentent de dire ce que la parole est impuissante à rendre. A l'Offertoire (au rite dominicain), le diacre présente le pain et le vin au célébrant en lui rappelant ce verset du Psaume 40 : « Imole à Dieu un sacrifice de louanges et acquitte tes vœux envers le Très-Haut ». La grande action consécatoire commence avec ce que nous appelons la préface. La préface est une solennelle énumération des bienfaits de Dieu, qui nous introduit au vif du sacrifice. Le prêtre invite les fidèles à élever leur cœur et à rendre grâces : *Sursum corda, Gratias agamus Domino Deo nostro* — « Rendons grâces au Seigneur notre Dieu ». Quand le peuple a répondu : « C'est digne et juste », il continue et renchérit : « Oui, il est vraiment digne et juste, équitable et salutaire de vous rendre grâces en tout temps et en tout lieu, Seigneur, Père saint, Dieu tout-puissant et éternel... » Après avoir indiqué les motifs de rendre grâces à Dieu, en rapport avec la fête liturgique, il conclut par l'hymne que la multitude des anges ne cesse de chanter, au ciel : « Saint ! Saint ! Saint ! ». Nous pourrions signaler encore que nos demandes elles-mêmes prennent une forme laudative ; elles s'inscrivent entre une proclamation des grandeurs de Dieu et une doxologie : « O Dieu tout-puissant et éternel... Par Jésus-Christ, votre Fils, Notre-

UNE EXPÉRIENCE RELIGIEUSE

Seigneur, qui vit et règne avec vous, dans l'unité du Saint-Esprit, Dieu, à travers les siècles des siècles ! ».

Si toutefois, notre action de grâces se limitait à nos chants et à l'offrande que nous faisons à Dieu d'une part si minime de sa création (un peu de pain et de vin), elle serait bien insuffisante. En réalité, la messe nous permet de rendre un hommage beaucoup plus digne du Père. Nous y offrons, en effet, le Christ lui-même, « l'Image du Dieu invisible, Premier-Né avant toute créature » (Col., I, 15), en qui tout subsiste et par qui tous les êtres sont réconciliés avec Dieu. Homme-Dieu, le Christ ramène au Père toute la création et toute l'humanité. Ceci est clairement exprimé dans la prière qui termine le Canon : « Par lui, Seigneur, toujours vous créez tous ces biens, vous les sanctifiez, vous les vivifiez, vous les bénissez et vous nous les donnez. C'est par lui, et avec lui et en lui qu'à vous, Dieu, Père tout-puissant, en l'unité de l'Esprit-Saint, sont rendus tout honneur et toute gloire ».

La Liturgie, nous l'avons suffisamment montré, nous fait sortir de nous-mêmes pour nous donner tout entier à Dieu dans le désintéressement et la joie de la louange et de l'action de grâces. Ces mêmes qualités de notre comportement doivent se retrouver dans notre attitude envers nos frères. Car c'est d'un même amour théologal que nous aimons Dieu et notre prochain. La Liturgie qui nous forme à cette attitude gratuite envers Dieu, nous forme donc aussi, indirectement, à cette même attitude gratuite envers le prochain. — Elle s'y prend, de plus, d'une façon très directe. Le fait de chanter ensemble, au même Père, les mêmes louanges, de poser les mêmes gestes, de prier à des intentions communautaires et universelles, surtout le fait d'offrir une même victime et de participer au même banquet eucharistique — dont l'effet principal est l'unité ecclésiale — nous éduque effectivement à un altruisme désintéressé. Prendre part à la messe et au banquet eucharistique, c'est professer solennellement notre unité dans le Christ et nous engager, non moins officiellement, à une charité plus active et plus totalisante à l'égard de tous nos frères ; c'est encore assumer la responsabilité de répandre « la

bonne odeur du Christ » dans tous les secteurs de notre activité et de témoigner, à la face du monde, par notre unité et notre charité fraternelle, de l'amour salvifique du Père pour les hommes : « Que tous soient un. Comme toi, Père, tu es en moi et moi en toi, qu'eux aussi soient un en nous, afin que le monde croie que tu m'as envoyé ». (JEAN, XVII, 21). Notre monde féru de mystique communautaire attend ce témoignage de communautés chrétiennes unies dans la prière et la charité.

Ce résumé austère, à l'allure didactique, ne rend pas — nous le reconnaissons — toute la vie et tout le piquant de ces discussions ; mais il ne majore pas non plus les idées et réflexions auxquelles elles nous ont conduits. Nos jeunes ne se contentent pas d'échappatoires ou de demi-solutions aux problèmes qui surgissent de plus en plus nombreux dans leur esprit. Le forum libre du Vendredi Saint, au soir, fut particulièrement révélateur à ce propos. Un théologien qualifié le dirigeait. Les questions qu'ils lui ont posées touchaient aux points fondamentaux de la Révélation, de la théologie, de la philosophie et de l'histoire. Elles dénotaient, chez ces jeunes, des inquiétudes intellectuelles et spirituelles très profondes.

Nos jeunes veulent un catholicisme « conscient », dynamique et incarné. Ils cherchent une spiritualité qui comporte d'autres horizons que celui d'un salut individuel, gagné à bon marché par l'obéissance routinière à des préceptes en partie négatifs. Ils désirent une mystique plus positive, plus « libérante » et plus communautaire. Cette authentique spiritualité chrétienne qu'incontestablement ils cherchent, ils la retrouveront surtout, croyons-nous, dans une Liturgie mieux comprise et mieux vécue.

Vincent HARVEY, O. P.

Anne Hébert publie

Nous présentons *Le Tombeau des Rois* d'Anne Hébert. Nous referons le climat antérieur qui a présidé à ce délicieux recueil de vers en posant des considérations générales et particulières. Cette manière d'introduire un temps à son auteur entraînera effectivement le fait d'introduire l'auteur à son œuvre. L'introduction porte en soi les étapes nécessaires d'une création ; elle participera donc à sa naissance, son développement et son expression. Nous assisterons à la formation du livre. Cette méthode envisage la possibilité d'édifier la poésie en connaissance, car la poésie n'échappe pas aux fondements de la pensée. La poésie, science du rêve, fait appel à la science du jugement pour être vue.

SOLITUDE D'UN PAYS LITTÉRAIRE

Notre histoire littéraire répète un peu l'isolement de notre Histoire comme peuple. Nous sommes en présence de deux origines distinctes et semblables ; nous avons grandi dans l'isolement, étant une colonie laissée à elle-même et à ses propres ressources. De naissance, nous sommes des coloniaux. La conscience d'un peuple ne surgit pas d'une évolution rapide et transitoire. La conscience d'un peuple n'est pas d'abord d'ordre culturel. Elle est derrière nous qui s'est faite pour notre temps présent. Nous sommes passés d'une puissance à l'autre avant même de devenir littéraires. La conscience du peuple canadien s'est formée dans la solitude. Et notre individualité s'accomplira dans sa totalité quand nous aurons repensé cette conscience dans toutes les sphères de l'esprit, quand cette conscience renaîtra sous tous ses traits essentiels et historiques. Nos meilleurs poètes se sont déjà imposé cette tâche. *Tous nos poètes ont dans leurs chants la solitude d'une conscience historique.* Non, nous ne sommes pas devenus littéraires du jour au lendemain. — L'histoire s'attache ainsi à la poésie par tous les liens de la conscience et tant qu'elle n'en aura pas fait le tour notre individualité sera encore dans les langes.

Qu'avons-nous accompli jusqu'ici ? Une première phase franchie, nous entrons dans la deuxième. Du *détachement de l'imitation* (ce fut l'enfance) nous passons au *déchirement dans l'affranchissement* (c'est la croissance). L'intelligence critique a surtout distingué l'original de l'imitation. C'est la poésie comme expression générale qui a rompu avec l'imitation et en prenant conscience d'elle-même a pris conscience de nos origines, ainsi que nous l'avons exposé au paragraphe précédent. La rencontre de la conscience poétique avec la conscience historique devait arriver. Si j'ai tendance à confondre fait poétique et fait littéraire, je veux signifier non pas confusion des deux faits, mais représentation authentique de la poésie émergeant de la littérature. Nous n'avons pas à dire pourquoi la poésie est chez nous la plus haute expression littéraire. Sans doute, nous sommes lyriques par tempérament. Mais une question plus pressante se pose à l'esprit, que nous laissons pourtant en suspens : est-ce que notre enfance fut bien littéraire, même au stage d'imitation ? Plus ou moins. Il a suffi d'un poète, d'un historien pour nous montrer l'original. Dès ce moment, nous avons appris à nous détacher lentement de l'imitation. C'est sur nos premiers penseurs que repose l'évolution rapide de notre culture. Où en est la poésie ?

Le déchirement dans l'affranchissement ou la croissance spontanée des poètes, comme Anne Hébert en témoigne, répercute l'écho de la solitude historique. Ils ont en commun la solitude qui tient à la conscience d'un peuple. Chacun croit peut-être la concevoir pour soi quand elle est pour nous le général qui nous comprend. Chacun projette un drame intérieur tantôt tragique, tantôt calme ou tempéré. En chacun on sent le mouvement volontaire d'une conscience collective bouger. Ce mouvement à même de discerner l'original de l'imitation, choisit l'original. La dialectique commence. Le poète est partagé entre son drame et la collectivité. Quand s'engage le combat entre l'individu et le général, il est temps de quitter les considérations générales pour les considérations particulières. Nous aurons maintenant à introduire l'auteur à son œuvre.

CRÉATION LITTÉRAIRE

Le fait historique d'une conscience collective née dans la solitude et appelée à devenir littéraire telle quelle rapproche nos vues du livre.

L'individuel participe au général. Ce principe admis, *la création littéraire se pense pour la collectivité, pour l'auteur et pour soi-même*. Les trois moments dans lesquels se donne la création sont inséparables et acheminent sur la voie de l'individualité, c'est-à-dire du retour sur la création déterminée. La poésie canadienne est à faire ce retour. Elle est saisie et troublée par un déchirement intérieur qui doit logiquement aboutir à l'affranchissement, soit à la maturation d'œuvres durables. Car elle projette toujours en avant ce qu'elle vise pour soi. A quoi bon le contenu s'il manque la déterminabilité ; à quoi bon la sensibilité s'il manque l'expression. L'un ne va pas sans l'autre et c'est la raison pour laquelle les rapports entre collectivité et auteur sont nécessaires, sans quoi aucune production ne bondirait de ses cadres. Mais le lecteur demande à se reconnaître. Vaine serait l'œuvre qui produirait pour elle-même. Que nos mœurs, nos aspirations et notre géographie se revoient au plan littéraire comme dans nos attitudes quotidiennes. Dans les rapports entre auteur et création, il serait négligeable de taire les influences étrangères dont on profite. Mais que la *nature* de ces influences soit déterminée. Que l'influence ne tourne pas en imitation. Au contraire, que l'influence serve d'enseignement pour un temps. Qu'elle ne se convertisse pas en tradition quand elle n'est qu'un point de départ. L'influence est de nature plastique, c'est ce qu'elle a de merveilleux. Et sa fantaisie se prête à l'inspiration la plus dynamique pourvu qu'on la repense pour soi. Mais l'influence étrangère qui persiste réduit tôt outard à l'imitation.

Ces considérations sur la création font partie de la formation de l'auteur. Il crée pour lui, espoir et cause de l'œuvre. Il y va de sa fantaisie, de sa subjectivité. Il y va de son expérience de produire l'œuvre désirée. Aussi l'auteur est-il la médiation entre la collectivité et nous. Le fait courant nous apprend que l'auteur produit pour soi et le plus souvent pour

soi. La subjectivité l'emporte. Que de défaites l'objectivité doit subir avant de sortir une seule fois victorieuse ? — Il est déjà beau et étonnant que des intelligences aient produit la lumière dans les ténèbres. C'est en quoi justement l'affranchissement s'est voué.

L'auteur en possession de son œuvre, l'auteur à lire dans l'intime de son œuvre, voilà où nous en sommes après avoir refait le climat antérieur d'une solitude générale commune à la poésie (et comme s'y reflétant) pour reposer ensuite sur la création les trois moments essentiels d'une œuvre en soi littéraire.

LIRE POUR L'AUTEUR

Lire un livre avec désintéressement, c'est lire pour l'auteur. Monter et démonter le ressort d'un drame, c'est encore lire pour l'auteur. Car le lecteur, d'instinct, ramène à soi ce qu'il lit. Nous opposerons la réaction contraire.

La poésie est science du rêve, avons-nous dit. En effet, le rêve est objet de la poésie et celle-ci naît quand celui-là atteint la forme de la contemplation. C'est seulement dans l'universel, forme achevée, que le rêve transforme la poésie en science. La science tient d'un rêve élaboré dans l'universel. Le rêve d'Anne Hébert s'ouvre et se referme devant nous. La poésie est en deçà du rêve au lieu d'être exprimée à l'extérieur. Le rêve clot le chant ; le rêve est donc un moment immobile pour la poésie du chant. Chaque moment interne au rêve tourne sur lui-même. Qu'en résulte-t-il ? Un poème calme, fécond, tempéré mais prisonnier dans son immobilité, la mobilité n'étant pas encore accomplie comme œuvre ; comme poème, c'est différent. Chaque poème recueille une nostalgie universelle. Chaque poème réussit un rêve qui pousse la poésie à l'essentiel. Nous n'exigeons pas de l'universel à profusion. Nous demandons au chant une poésie éclairée comme celle d'Anne Hébert. Gain notable sur les ouvrages précédents (prose et poésie), on voit dans *Le Tombeau des Rois* une inspiration égale à elle-même, qui se maintient partout.

Drame en continuité depuis *Les Songes en Equilibre*, la solitude pour Anne Hébert est la dépossession du chant. Le monde qu'elle livre ne tient plus à elle ; elle s'en dépossède. C'est une vertu poétique propre au sexe de l'auteur. Le rêve contient donc une poésie qui donne dans son langage un monde libre.

Le langage ou la technique du vers pose à plus d'un esprit cultivé une interrogation. Est-on en droit d'écrire pour ne plus se faire comprendre ? La poésie n'est-elle comprise que par ceux qui l'écrivent ? Telle est la question que soulève généralement le *vers obscur*. L'usage du vers obscur suppose la compréhension du vers classique et clair. Le vers obscur est né de la liberté d'expression du vers classique. L'un dépeint les choses telles qu'on les voit ou sent, c'est le vers empirique au sens immédiat, l'autre entreprend le *dépassement de la clarté*, c'est le vers spirituel. On l'appelle aussi vers libre. L'un vient en réaction de l'autre. Mais l'un ne vient pas sans l'autre. Le vers spirituel engendre le rêve pour lui-même tandis que les choses sont replacées au delà de la sensibilité. La transcendance du vers libre ou spirituel a l'avantage de participer sans détour à l'objet de la poésie, par le rêve.

Le vers ne vit pas seul de mots. Si tel était le cas, il tomberait dans l'abstraction. On a recourt aux éléments qui forcent les mots à paraître dans l'esprit créateur. Et les éléments touchent à la nature du livre : ils sont fluides et vaporeux.

On assiste à la fluidité des choses qui passent. Anne Hébert associe les éléments pour en garder leur empreinte. Alors s'élève une nostalgie très douce. Fait étrange, on éprouve le plaisir de la nostalgie comme on participe à celui du rêve. Ce paradoxe est cher au chant français et rassemble d'un même élan les espoirs déçus. On refait l'infini d'un désir. De là naissent les paysages de mer, les décors de pluie, de villes. Ainsi se forme l'apparence du *calme infinitif*. L'usage du verbe infinitif a des langueurs uniques dans l'âme : la fatigue se traduit en ennui, expression consciente de sa solitude. En faisant la revue des éléments, relevons celui

de la physionomie ; poésie du visage, des mains, des bras, du corps dansant.

Tout le contenu de l'œuvre replace la poésie sans aller contre la vie. La solitude d'Anne Hébert est habitée de songes et ne périt pas d'isolement. Elle se garde de la nuit pour paraître en plein jour parmi l'eau, l'herbe verte, la campagne et les villes. La solitude est une chambre. La solitude est une âme. La solitude est un désir inassouvi. Elle s'inspire d'une vie intense : mirage, accueil, éveil, fête, jardin, fleurs. *La solitude paraît se supprimer.*

Le Tombeau des Rois d'Anne Hébert a fourni matière à quelques réflexions. Malheureusement, une œuvre lancée dans le public n'appartient plus à l'auteur. L'opinion qu'elle s'en faisait est aussi devenue publique. Nous croyons cependant que notre fidélité pour l'œuvre aura été aussi vraie que notre attachement pour l'auteur.

(à suivre)

JACQUES RACETTE

Le mythe de notre siècle

Sosso Djougachvili, mieux connu sous son nom de guerre Staline, écrivit dans un opuscule qu'il avait intitulé *Le matérialisme dialectique et le matérialisme historique*, publié en 1945 à Moscou : « Les multiples phénomènes de l'univers sont les différents aspects de la matière en mouvement. La pensée est un produit de la matière quand celle-ci a atteint dans son développement un haut degré de perfectionnement ».

Il vaut la peine de regarder les différents aspects psychologiques de cette déclaration qui est faite sur un ton qui n'invite guère à une discussion. C'est donc un credo qui d'ailleurs fait partie intégrante de la théorie communiste. Staline, homme peu civilisé dont la formation scientifique fut restreinte aux quelques années de sa jeunesse qu'il passa dans le séminaire de Tiflis et aux lectures autodidactiques des ouvrages de Marx et d'autres doctrinaires de l'athéisme, était sans doute incapable d'apporter le moindre appui scientifique à cette théorie cosmogonique qu'il avait énoncé en deux phrases si catégoriques. Cet homme, bouillonnant d'énergie rebelle mais d'un demi-savoir douteux, fut captivé — proie facile — par le socialisme terroriste en cette Russie des derniers Romanov figée dans une corruption générale. En Russie le christianisme était représenté par l'Eglise Orthodoxe étroitement liée au tsarisme. C'était une raison de plus d'attaquer le christianisme et de mettre l'accent du programme d'action sur l'athéisme de la doctrine socialiste qu'on venait d'importer de l'Europe occidentale. Haïr les Romanov devint synonyme avec la haine de l'Eglise, la haine de Dieu. L'amour du prochain et la charité que prêchent toutes les dénominations de la foi chrétienne, chez les Romanov et leur administration publique n'étaient qu'un jeu de mots. De ce fait il n'était pas pour les socialistes une affaire difficile de convaincre le grand nombre de mécontents que la religion en somme était « de l'opium pour le peuple » et la foi en Dieu un autre moyen du tsarisme pour opprimer le peuple. Pour libérer la nation de ce joug il fallait déraciner avec le christianisme son « grand mensonge » la charité et pour ce

faire remplacer la genèse de l'univers jusqu'ici considéré comme un produit de la volonté de Dieu par un procédé neutre et impersonnel. Les cosmogonies antiques se prêtaient à merveille à ce but, surtout la cosmogonie de l'ancienne Grèce qui par l'intermédiaire de Byzance était la plus connue en Russie.

Après cette petite incursion dans le domaine de l'histoire psychologique du bolchévisme, rentrons dans l'Ouest de l'Europe pour y regarder les fondateurs de ce socialisme agressif qui avait trouvé un écho si favorable en Russie. Le plus en vue parmi eux est Karl Marx (1818-1883). Il est le fils d'un avocat juif de Trêves en Allemagne où il étudia aux universités de Bonn et de Berlin l'économie politique, l'histoire et la philosophie. Quant à cette dernière il fut, du moins pendant ses années d'études, un disciple de Hegel pour enfin verser dans les opinions du philosophe Louis Feuerbach (1804-1872). Ce dernier, un étudiant déçu de la théologie protestante, avait dans ses théories jeté le bain avec l'enfant en reniant complètement le christianisme. Il formulait des hypothèses sensualistes et matérialistes sur l'existence humaine qui désormais sont devenues la charpente philosophique du communisme et de l'athéisme en général.

Marx et Feuerbach étaient des intellectuels. Ils avaient fait des études universitaires mais dans des domaines plutôt spéculatifs. En tout cas il est connu, et personne ne l'a contredit, qu'ils ne possédaient que des connaissances assez rudimentaires dans le domaine de l'histoire naturelle, de la biologie, de la physique et de la mathématique. Marx, le continuateur philosophique de Feuerbach, appuie comme son maître sa théorie utopienne de la société et de l'économie humaine sur une cosmogonie où « les multiples phénomènes de l'univers sont les différents aspects de la matière en mouvement » et où la plus noble manifestation de l'humanité de l'homme « la pensée est un produit de la matière quand celle-ci a atteint dans son développement un haut degré de perfectionnement ».

Ces deux hommes, à l'instar de Staline, n'ajoutent rien à leurs hypothèses cosmogoniques qu'on puisse qualifier d'être une preuve scienti-

fique. En lisant leur œuvre volumineuse nous rencontrons, à la place où l'on espérait trouver des preuves, uniquement des hypothèses encore plus hardies. Mais nous faisons une autre découverte. Nous retrouvons dans leurs conceptions les idées contenues dans un système de cosmogonie qui avait pris naissance au bon milieu de la révolution française et au sein de ce mouvement athéiste qui mit aussi au monde cette caricature d'une représentation religieuse appelée « la déesse de la raison ». Cette cosmogonie, à laquelle se sont associés des hommes aussi spirituels que par exemple Emmanuel Kant, fut publiée à Paris en 1796 par le mathématicien Pierre-Simon Laplace sous le titre prétentieux *Exposition du système du monde*.

On dirait voilà enfin un homme qui était chez lui quand il s'agissait de maîtriser des problèmes astronomiques, mécaniques et mathématiques. Mais en jetant la base de sa théorie, Laplace verse déjà dans un domaine qui lui est étranger. Avant qu'il y eût un univers, pour lui existait la matière. Bien qu'il se tait sur le premier moteur, il croit que cette matière était en un mouvement ininterrompu dans l'espace stellaire sous la forme de grandes masses de gaz incandescentes, les nébuleuses, qui auraient au cours de milliards d'années perdu une partie de leur chaleur et de ce fait, en se rétrécissant, sont devenues des soleils. Leur rapide rotation aurait projeté des débris de leur surface en fusion dans l'espace où ils sont devenus les planètes que nous connaissons. Comme le refroidissement continue il devait arriver sur les planètes le moment où l'eau se condense et forme les nappes océaniques tandis que les pluies torrentielles provoquent sur la terre ferme l'érosion qui forme les montagnes et les vallées. Cette époque était aussi propice à la naissance de la vie organique qui se fait, d'une façon spontanée, de la vase. Cette vie se propage non seulement mais évolue dans ses formes pour enfin culminer provisoirement dans l'apparition de l'homme. Cette explication si simple et si facile à comprendre, qui est encore aujourd'hui la joie de chaque bon collégien, est suivie par une prophétie. Comme le refroidissement ne s'arrête pas, un jour le soleil ne luit plus et la terre sera redevenue inha-

bitable et forcément toute la vie s'y est éteinte. Mais cela ne signifie pas la fin. Les soleils noirs en titubérant dans l'espace entrent en collision et le choc énorme les embrase et les transforme instantanément en une masse de gaz incandescente. Passant par ce « crépuscule des dieux » de la cosmogonie germanique rien ne s'oppose à la naissance d'un univers nouveau.

En nos temps de la science exacte nous sommes peut-être tentés de sourire à la lecture de ce mythe pseudo-scientifique et nimbé de l'impudente naïveté des hommes de l'encyclopédisme. Nous ne rions plus quand nous apprenons que cette légende ne figure pas, comme elle le mérite, parmi les ouvrages de la littérature légère, mais constitue même en nos jours le dogme scientifique non seulement de la masse des gens du demi-savoir mais aussi des philosophes qui ont refusé de se tremper dans les sciences, et des scientifiques qui se sont trop étroitement spécialisés pour s'occuper des notions primaires de la philosophie. C'est une société assez bigarrée et disparate qui s'est ainsi constituée et qui tient dans son ensemble par le lien commun de l'indifférence religieuse. Entre eux il y a sans doute beaucoup de personnes qui savent très bien que ce roman cosmogonique ne mérite même pas le titre d'une sérieuse hypothèse scientifique et qu'il forme même un autre obstacle au progrès des sciences, mais n'importe, ils se cramponnent à ce conte de fée afin de se sentir dispensés d'admettre l'existence de Dieu. « L'exposition du système du monde » contribua de cette manière à ce mouvement tragique qui aliène l'homme occidental de l'Être suprême. C'est un paganisme qui collide avec le fait que notre civilisation est historiquement un produit du christianisme. En retirant le Christ elle ne devient pas une autre civilisation mais elle cesse simplement d'exister.

Le matérialisme en général, et plus spécialement le système du monde de Laplace, est fondé sur l'existence de la « matière ». Le mot matière, qui est dans le français du XIII^e siècle la *matere*, vient du mot latin *materia* proprement : bois de construction. Bien que le mot *materia* ou *materies* soit quelquefois employé chez les anciens en un sens figuré

— Ovide, par exemple, dit : *materiam superabat opus* — il ne possède aucune signification philosophique. Les notions et les mots « matérialiste » et « matérialisme » sont des néologismes du siècle des encyclopédistes. Le premier de ces mots fut créé en 1754 par Voltaire et l'autre en 1751 par d'Argenson. Mais pour le malheur des matérialistes la base de leur cosmogonie, la matière, malgré ou par cette origine est une abstraction et non une chose tangible, visible et étendue. A cette constatation les matérialistes ripostent infailliblement par la suggestion suivante : « Mettez-vous donc à travers les rails du chemin de fer au moment où passe le rapide. Racontez-nous après si la matière n'est pas une chose tangible, visible et étendue ». Même si nous donnons suite à ce conseil charitable nous ne sommes pas fracassés par « la matière » de la locomotive mais par l'acier dont elle est construite. Notre monde n'est pas bâtie par une matière abstraite mais par un nombre d'éléments et leurs combinaisons que nous connaissons et que nous pouvons distinguer en faisant usage de nos sens. Cela veut dire que la matière n'est qu'une simplification abstraite, une espèce d'un dénominateur commun sous lequel nous ramassons en une unité purement imaginaire les éléments constitutifs de notre monde. Il ne serait qu'une autre idée de notre imagination quand nous nous représentons le monde sous forme d'un immense « essaim de moustiques électroniques ».

L'origine solaire des planètes, avancée par Laplace, est sérieusement ébranlée depuis que les astronomes ont calculé que la rotation du soleil était toujours trop lente pour produire cet effet et que les recherches thermiques ont réfuté la théorie des explosions. Il reste encore à s'entendre sur la place de notre terre dans un système du monde où, d'après les observations astronomiques, elle et son soleil appartiennent à la famille de la voie lactée qui de leur part n'est qu'une des millions de nébuleuses qui remplissent l'espace stellaire. Or les astronomes ont observé que dans le spectre des nébuleuse lointaines les lignes H et K se déplacent vers le rouge. Pour ne pas dépasser le cadre de notre étude contentons-nous de dire que ce déplacement indique une diminution du mouvement oscilla-

toire de la lumière, ce que veut dire une fuite incessante de la masse astrale qui nous envoie cette lumière. Cette observation a incité les astronomes à calculer la vitesse avec laquelle les nébuleuses, dont quelques-unes se trouvent à une distance de 90 millions de milles-lumière, fuient notre voie lactée. Ces calculs ont donné une vitesse de 15 000 kilomètres par seconde. Ce fait étonnant signifie d'abord que les mouvements des astres dans l'espace possèdent une coordonnée commune dans la ligne où se trouve notre voie lactée. Il existe donc un mouvement absolu. Cette constatation réfute la théorie d'une relativité générale et donne une importance, inattendue par les transformistes, à notre système solaire et à notre terre. Le désir de sauver l'idée d'une relativité générale a fait paraître la théorie qu'une partie de la vitesse d'un rayon de lumière émis par une nébuleuse serait perdue par la force de la gravitation, et c'est pour cette raison que la couleur de ce rayon s'approche du rouge. Cette théorie est une explication et non une réfutation du fait observé ou du calcul qui en est découlé. Jusqu'à nos jours, elle n'est pas encore formulée mathématiquement et même une telle formulation n'élimine pas l'expérience que les équations parfaites n'expriment pas nécessairement une vérité de la physique. S'il n'y a pas une relativité générale c'est l'absolu qui nécessairement surgit et en conséquence la finalité comme le principe et la raison de l'existence de l'univers.

Il n'est pas difficile de trouver que le corps des hypothèses de Laplace a ses origines dans les cosmogonies de l'antiquité. L'époque où vivait Laplace, la révolution française, aimait à opposer au christianisme les visions antiques. Anaximandre de Milet (611-545 avant J.-C.) en effet oublie ses dieux quand, dans son ouvrage *De la nature*, il vient de nous expliquer l'origine de la vie sur la terre par une transformation spontanée de la vase. La Renaissance réveilla cette idée, depuis des siècles endormie, et elle est latente depuis dans la science européenne. Un autre héritage de l'antiquité revit dans la cosmogonie mécanique dont l'auteur, Isaac Newton (1642-1727) transforme l'univers en une horloge immense. Elle s'est infiltrée dans la pensée du philosophe David Hume

(1711-1776) probablement à la suite de la loi newtonienne d'une gravitation universelle. Cette loi s'imposa facilement au système empirique du philosophe qui de la physique ne comprenait pas beaucoup. Elle a engendré chez lui la conviction d'avoir découvert une « loi générale de la causalité ». C'était, par une expression différente, le nécessitarisme de l'antiquité. En suivant le chemin des influences nous voyons que les idées combinées de Newton et de Hume firent naître dans le cerveau d'un autre savant l'hypothèse d'une évolution continue et nécessaire de la matière. C'est encore la création spontanée des formes les plus primitives de la vie qui se développent au cours des millénaires pour atteindre un sommet provisoire dans l'apparition de l'homme dont « la pensée est un produit de la matière quand celle-ci a atteint dans son développement un haut degré de perfectionnement ». Le savant qui ajouta de cette façon un complément biologique à la cosmogonie mécanique de Newton et à celle de Laplace en se servant de la causalité nécessaire de Hume, est Charles Darwin (1809-1882). Son ouvrage *De l'origine des espèces par voie de sélection naturelle*, paru en 1859, est depuis devenu la bible des transformistes. Darwin a sans doute rassemblé un grand nombre d'observations dans cet ouvrage et nous ne pouvons pas douter de sa sincérité. Mais, enveloppé dans les théories que nous venons de mentionner et emporté par la tendance de son temps il lui est échappé, comme il échappe encore à nos transformistes contemporains, que parmi toutes ses observations il ne s'en trouve pas une seule qui confirme d'une façon scientifique vérifiable le point essentiel de sa théorie, c'est-à-dire la transformation d'une espèce vivante en une autre. La loi d'une évolution continue est donc la théorie sur une autre théorie. Darwin l'avoue lui-même quand chaque fois où il arrive à une impossibilité évidente il saute là-dessus à l'aide d'un simple truc de la basse algèbre. A défaut d'une observation il met un « X » qui dans le jargon de sa biologie s'appelle *missing link*. Ses continuateurs ont pris tellement au grand sérieux ce subterfuge qu'ils le confondent avec une chose réellement existante. C'est un autre exemple comment une hypothèse de travail se change en dogme.

Aussi loin que nous pouvons remonter le flux du temps nous ne rencontrons pas une preuve pour l'existence d'une loi d'une évolution continue et générale. L'observation nous montre au contraire que le corail d'aujourd'hui est le même corail d'il y a plusieurs millions d'années. La cœlacanthe, un poisson à pattes, dont on a capturé un exemplaire vivant en 1952, ressemble parfaitement à son ancêtre préhistorique, tel qu'il existait il y a 300 millions d'années. Toute la faune de l'Australie n'est qu'une survivance archaïque qui aurait eu largement le temps et l'occasion pour évoluer. Il se peut qu'un lion, un ours, un éléphant ou un lézard préhistorique ait une survivance sous forme d'une édition diminuée, mais ce n'est pas la transformation en une autre espèce. Même l'ancêtre de nos darwinistes, le gorille, depuis qu'il fut découvert par une expédition carthaginoise il y a 2 100 ans sur la côte occidentale de l'Afrique (Periplus 17. Geogr. Græci min. I. 13. Pline, Hist. nat. VI. 200) est resté inchangé.

L'erreur la plus tragique que commettent les darwinistes est quand ils transfèrent la conception d'une évolution organique du domaine des recherches biologiques dans le domaine des études historiques où en tout cas elle n'est aucunement valable. L'erreur vient du fait qu'on se refuse de comprendre que l'homme est un être historique tandis que la nature est un phénomène ahistorique. L'établissement des époques de la formation de notre terre ne change en rien ce fait puisque les géologues eux-mêmes prennent ces divisions pour des hypothèses de travail. L'anthropologie a aujourd'hui le choix de devenir histoire ou de se volatiliser dans la création de mythes qui n'ont qu'une réalité imaginaire. Les temps ont passé où l'on croyait sérieusement que les débris de crânes et de squelettes qu'on nous présente sous des appellations redondantes — *homo dawsoni*, *œanthrope*, *homo heiderbergensis*, *télanthrope*, etc. — sont réellement des dépouilles humaines. On le croyait parce qu'on trouvait dans les mêmes couches quelques outils primitifs. Mais nous savons que les singes s'arment dans leurs combats de toute sorte de projectiles et emploient des branches d'arbres. Ils sont surpassés — et avec eux tous les

œanthropes — par les castors qui n'édifient pas seulement leurs barrages d'une manière savante, mais témoignent d'un esprit d'équipe, possèdent une « tradition » et très probablement une « éducation » qui font que les générations successives des castors sont tous de bons ingénieurs.

Heureusement il se dessine un mouvement nouveau parmi les anthropologues les plus en vue. Ils commencent à laisser tomber les mythes d'un œanthrope et d'un *missing link*. En se tenant à la réalité ils reconnaissent que le plus ancien homme sur l'existence duquel on possède des preuves scientifiques inattaquables ne peut être que l'homme dans la plénitude de cette expression, c'est-à-dire un être qui a au moins une langue et une religion.

Pour diminuer le rôle de l'homme dans la création et pour le remplacer par un tric de la perspective parmi les animaux « évolués » on avance qu'il ne représente qu'une infime parcelle de poussière dans l'immensité de l'univers. Les représentants de ce sentiment d'infériorité cependant ne remarquent pas la grandeur que doit posséder un être qui fut capable de peindre par une synthèse d'observations et de fantaisie le tableau magnifique de l'univers que nous possédons et qui seul leur donne la possibilité de réfléchir sur leur propre petitesse. L'antiquité créa ses cosmogonies mythologiques à une époque où le monothéisme original était supplanté par le panthéisme. Au fond ce panthéisme n'était qu'un athéisme mal déguisé. Il n'attribue que des qualités médiocres et mesquines à ses dieux et laisse les décisions ultimes dans la main d'un destin nécessaire et désintéressé à l'homme. Ni pour les dieux ni pour l'homme il y a un libre arbitre dans ce système. L'homme, à défaut de toute liberté d'action, y est placé dans la même condition que l'animal. Ce monde n'est composé que de matière sensorielle et même la pensée — au grand regret des enthousiastes de l'antiquité — n'est que le produit de la matière quand celle-ci a atteint dans son développement un haut degré de perfectionnement ».

Le christianisme a renversé cet athéisme mythologique en rétablissant le monothéisme et en démolissant les cosmogonies matérialistes. Après la

fin de l'Empire romain il semblait que, lentement mais irrésistiblement, un monde nouveau allait se former dans la pensée européenne. Un monde de dualité où il y avait en ce qui concerne l'homme, un corps périssable et une âme immortelle, un monde de nécessité en face d'un monde de la grâce, et qui se touchent dans l'individu humain. Notons que c'est, si l'on veut, le seul cas connu d'une transformation d'une espèce vivante en une autre, la transformation d'un animal intelligent marchant debout en l'espèce humaine qui, passant par les attributs de l'espace et du temps, peut même subsister quand ces attributs lui font défaut. Cette transformation a apporté à l'homme le cadeau le plus précieux, le libre arbitre. Mais il semble qu'il y a des gens qui n'en veulent pas et qui ne désirent que de rester des esclaves. Autrement il serait difficile de s'expliquer comment ces êtres malheureux sont persuadés de la vérité de leur cosmogonie scientifique, c'est-à-dire du non-sens, de la fortuité et de l'inutilité de leur propre existence. C'est pourquoi ces hommes ratés, après une existence sous forme d'une matière pensante, ne désirent que leur retour à l'état de la matière minérale qui enfin se volatilise dans l'espace. Ce sont les gens qui ont changé les mots dans les cosmogonies antiques pour en garder leur sens. Dépouillé de toutes les guirlandes scientifiques leur système se présente comme un mythe antique appauvri et dégarni de son ancien charme poétique, un mythe devenu prosaïque et stérile, celui de notre siècle.

A. CH. DE GUTTENBERG

Le sens des faits

Borduas, peintre traditionnel

Vue de la lointaine Europe, l'œuvre du maître Paul-Emile Borduas se carre nettement dans les traditions du Canada français : traditions issues de la Renaissance française aux prises avec le Nouveau Monde. Cette remarque étonnera sans doute et les disciples de cet artiste et ceux qui s'opposent carrément à ses doctrines pédagogiques, à son œuvre créatrice. Passons à l'analyse : l'analyse est le refuge de ceux qui ont l'argument court. Je m'en suis aperçue lorsque j'enseignais l'usage des mots : mes élèves et moi nous essayions de petites compositions littéraires ; nous discutons les grands personnages de l'histoire et quand nous avons épuisé toutes les ressources de nos imaginations, nous analysons des phrases interminables. Le silence le plus profond régnait dans la salle de classe, silence qui plaisait aux directeurs de l'école et qui permettait aux petits de gagner d'excellentes notes de conduite, un silence non de recueillement mais imposé par une routine qui aurait vite fait de déraciner toute originalité, toute individualité. Un exemple des résultats de cette discipline :

Un beau jour, je me trouve sur le quai d'une grande gare londonienne. Je jase avec un porteur de bagages. Il est écossais. Nous attendons un train du Nord. Arrive le train, fait halte, et tout le monde descend. Hommes coiffés de melons et feutres mous bousculent les mannequins élégamment mises qui reviennent d'une tournée des provinces. Un régiment de Grenadiers lui aussi descend, forme son cadre, avance, trouve son chemin barré par une camionnette mécanique.

— Halte ! crie le sergent.

Les soldats obéissent.

Deuxième ordre.

Les soldats ralentissent le pas, forment un cadre dont se sert Wellington à la bataille de Waterloo. Entre temps, la camionnette file. Le régiment reprend son premier ordre, et la foule pouffe de rire. Il eût été tellement plus simple de marcher comme tout le monde !

« Quand même, c'est beau, la discipline », dit le porteur. « On les connaît, les Grenadiers, pour leur discipline. Ils obéissent aveuglément. C'est le secret de leur bravoure. Quand même, j'ai nettoyé les wagons dont ils s'étaient servis pour voyager : ils avaient laissé partout traîner des *comics* ». Mépris inexprimable du porteur pour tout ce régiment d'illettrés. « Mon père n'avait reçu aucune éducation », continue-t-il. « Mais il lisait tous les journaux politiques ».

Fait un peu exagéré qui démontre quand même la distinction qu'a voulu préciser Borduas entre éducation routinière et éducation qui éveillerait l'esprit. Il refusait d'imposer une discipline intellectuelle à ses élèves. Il voulait au contraire encourager leur initiative personnelle, toute leur originalité. En Angleterre, on se sert des deux systèmes : discipline rigide et imposée, et celui qui encourage toute initiative au point de ne jamais aucunement entraver la liberté de l'enfant. Les parents peuvent choisir le système qu'ils préfèrent. Borduas a voulu se servir de la seconde méthode d'enseignement et ayant voulu également abattre les dogmes imposés dans nos écoles de Québec, il perdit la place de professeur qu'il occupait depuis seize ans à l'École du Meuble à Montréal. Histoire vieille maintenant de six ans. Sans doute, aujourd'hui ne soutiendrait-il plus la philosophie du renoncement complet à tous dogmes qu'il prêchait alors : soit dogmes démocratiques, théologiques et autres. Nul doute qu'un homme plus rusé, plus entraîné à l'usage de la parole ingénieuse, plus hypocrite eût su convaincre MM. les inspecteurs qu'il enseignait un torysme pur, et les élèves qu'il était le plus ardent, le plus romantique des anarchistes. La jeunesse aime la révolte. Clémenceau disait que celui qui, à vingt ans, n'avait pas fait un peu de révolution ne valait rien.

M. Borduas a été trop indépendant pour se plier à ce jeu opportuniste. Il n'accepte aucun compromis avec ses principes, principes acquis à la suite de torturantes angoisses intellectuelles, de recherches, de refoulements, de méditations. Tout cela se peut lire dans ses tableaux. On ne saurait lui reprocher sa farouche intransigeance parce qu'elle n'est que la défense naturelle aux hommes de génie, aux innovateurs. Un feu intérieur les dévore sans qu'ils n'y puissent rien.

L'Inquisition reprochait au Greco de peindre les ailes de ses anges trop longues. L'ardeur dévorante de ses Madones et les coloris violents de ses christs en croix déplurent à Philippe II qui eût préféré des Madones jolies, un peu bêtes, emmitoufflées de nuages et de mousseline, Madones qu'un goût public plus évolué a depuis longtemps condamnées aux soubassements des musées de province.

La voie du génie de Borduas n'est pas encore tout à fait précise. A Saint-Hilaire, travaillé par ses inquiétudes de père de famille qui vient de perdre sa situation, il peignait des hallucinations fulgurantes où l'on se sentait étouffé par des grands-prêtres babyloniens à tête de bouc... les inquisiteurs de Goya... boucs en soutanes noires.

Mais depuis ce temps, les tableaux de Borduas s'affirment plus joyeux. Toute cette histoire un peu ridicule est oubliée et il se dirige dans la voie de l'invention plastique. Dans ses tableaux des étincelles de vie

LE SENS DES FAITS

chatoient dans les ombres. Il se dit lui-même être en quête d'une formule qui exprimerait l'âme humaine aux prises avec la puissance explosive de l'atome.

Que nous l'admettions ou que nous ne l'admettions pas, les forces arrachées à la nature décident de la destinée humaine : sous terre, flux et reflux de forces magnétiques, au-dessus de nous, flux et reflux de forces cosmiques que nous apprenons à identifier une à une tandis que tout être humain n'est qu'un équilibre plus ou moins stable entre forces physiques, forces psychiques, forces émotives, forces que nous ne comprenons encore qu'à peine.

« S'il est vrai que toute énergie peut devenir matière, n'est-ce pas exact que toute matière peut devenir énergie — tout corps esprit ? » suggérerait le peintre tandis que nous étudions ses œuvres récentes. Dans ces tableaux : harmonie équilibrée entre masses de couleur, chaos insondable et énergie fulgurante.

L'intransigeance de cet homme tient du Nouveau Monde, non dompté comme l'est l'Europe. Picasso exprime l'agonie de l'Europe : un rire ironique, et cruel de l'homme cultivé. Borduas exprime au contraire l'homme en quête de connaissance — cela lui vient et de la Renaissance et du Nouveau Monde — monde aux horizons sans bornes — tableaux dont les fonds se perdent dans l'infini, un fil de lumière vagabonde, l'intuition de l'artiste qui pénètre le mystère... qui présage l'avenir. « Nous pouvons dans l'art français suivre les signes de plus en plus évidents de la Révolution française à partir d'un siècle avant sa réalisation politique », a écrit Borduas. Dans un livre des plus intéressants que vient de publier le Carnegie Institute de Washington, l'éminente archéologue, Tatiane Proskouriakoff souligne que l'art sculptural des Mayas laissait deviner le sens des lois gouvernant le rythme des mouvements du corps humain plusieurs siècles avant que les scientifiques pussent donner une forme mathématique à ces lois.

Le but de Borduas n'est ni plus ni moins que d'exprimer tout le continent nord-américain en éveil, aux prises avec cette puissance explosive de l'atome, avec les grandes découvertes scientifiques de l'époque, et il l'exprime avec le coloris d'un Titien, d'un Tintoret, la sensibilité d'un peintre dans les grandes traditions de la Renaissance française.

Josephine Hambleton DUNN

L'Abord-à-Plouffe

Ce village, incorporé le 26 novembre 1915, est situé dans le comté de Laval, sur les bords enchanteurs de la rivière des Prairies. Desservi d'abord par les prêtres de la paroisse de Saint-Martin, il fut ensuite érigé

en paroisse, en 1928, comme aujourd'hui sous le nom de Sacré-Cœur-de-Jésus. Sa population résidentielle, près de 5 000 âmes, est doublée durant la saison estivale. Célèbre dans toute la Province par la Villa Saint-Martin, maison de retraites fermées des RR. PP. Jésuites, devenue depuis 1952 Maison provinciale des Frères de Sainte-Croix, l'Abord-à-Plouffe possède également une école paroissiale et ménagère dirigée par les Sœurs de Sainte-Croix et des Sept-Douleurs, l'école Saint-Maxime, pour garçons, dirigée par des professeurs laïques, et le Noviciat des Sœurs Missionnaires de Notre-Dame d'Afrique. Les RR. PP. Rédemptoristes de Toronto y ont fondé aussi leur premier noviciat, la *Marianella*.

Le nom de cette intéressante localité rappelle l'âge d'or du commerce du bois sur la rivière Ottawa. Jusqu'en 1890, le bois provenant des forêts de Pembroke et des environs, à destination de Québec, était transporté par eau. Après avoir traversé le lac des Deux-Montagnes, les hommes affectés au flottage, les *draveurs* abordaient le rivage de la rivière des Prairies, près d'un moulin construit à un détour et appelé le « Moulin du Cochet ». C'est là que les essences forestières diverses étaient séparées et rangées en radeaux avant de descendre les rapides de Laval-des-Rapides. Comme cette halte forcée se faisait vis-à-vis de la propriété des Plouffe, le poste prit le nom de l'Abord-à-Plouffe. C'est sur cette propriété que fut fondée en 1915 la Villa Saint-Martin des Pères Jésuites.

La majorité de la population de cette paroisse est employée dans les bureaux et usines de Montréal et de Ville Saint-Laurent. La culture maraîchère s'y développe sur une grande échelle et trouve un important débouché sur les nombreux marchés de la Métropole. On y trouve aussi diverses fabriques de conserves et de nombreuses industries locales.

Envahi par le flot montant de citadins, l'Abord-à-Plouffe est une localité en pleine évolution dont demain nous dira toute la transformation. Déjà c'est l'allure générale des villes qui se manifeste dans les hommes et dans les choses.

VIATOR

Saint Bernard devant l'histoire

Il y a, cette année, huit siècles s'éteignait, à Clairvaux, celui que l'on considère aujourd'hui comme la plus grande voix de la chaire chrétienne entre saint Jean Chrysostome et Bossuet.

Des cérémonies culturelles, ou cultuelles, vont donc se succéder, de mai à septembre, en Bourgogne et ailleurs, en hommage au grand orateur cistercien.

Sa nature impulsive, facilement portée aux extrêmes, lui faisait, pour lui-même, une nécessité des plus fermes disciplines de mortification. Nous n'avons pas à le suivre ici dans cet effort intérieur, si fécond cependant, et si salutaire à ceux qui, comme lui, ont besoin de se donner à eux-mêmes une norme sévère. Mais voulant, à l'instar de son Dieu, façonner autrui à sa propre image, Bernard entreprend aussitôt de faire triompher autour de lui ces mêmes disciplines réformatrices et c'est en cela que consiste le début de son rôle historique.

Les proches d'abord, dociles ou rétifs, puis les condisciples de ses études latines à Châtillon-sur-Seine, puis, en religion, les vieux rameaux du tronc bénédictin, dont Cîteaux figurait à cette époque la branche neuve en pleine verdure de croissance, puis la hiérarchie ecclésiastique, profondément contaminée encore (en dépit du redressement grégorien) par les mœurs féodales ; enfin, le pouvoir civil lui-même, qu'il s'agisse du monarque capétien, des grands feudataires, ou même du chef du Saint-Empire, afin de libérer ce fédéralisme d'évêchés qui constituait alors l'Eglise des empiètements et des entraves « du siècle ».

Restaurer le christianisme dans son intégrité primitive, mais par les voies canoniques et sous l'égide du pontife romain. Bernard apportera donc autant de zèle à défendre la tradition, à extirper l'hérésie, qu'à ranimer, au sein de l'orthodoxie, la vitalité du premier âge de la foi.

Dans cette disposition d'esprit, et selon cette norme de conduite, son « dirigisme » va particulièrement se concentrer sur le chef même de la catholicité : tout d'abord, en plein schisme, avec le pape Innocent II, qu'il fait acclamer comme pontife légitime par les nations naissantes de l'Occident : France, Angleterre, Germanie, Espagne, avant de lui reconquérir l'Italie divisée, et Rome même, aux mains de son rival, l'antipape Anaclet, durant huit années (1130-1138).

Puis de nouveau, avec le premier pape cistercien, Eugène III, qui a été l'un de ses fils spirituels mûris avec le plus de sollicitude dans la Claire Vallée. Redoutant, non sans raison, les conséquences de cette charge inattendue, et qu'il juge écrasante, sur les timides épaules de ce « pauvre du Christ », il vise à l'appuyer de loin, par le double ascendant de son ascétisme et de son verbe, en composant à l'usage de son ancien pupille l'un de ses traités moraux et pratiques les plus importants : le *De Consideratione*, où se résume sa doctrine sur la prééminence du successeur de Pierre, avec l'exposé des moyens qu'il estime les plus propres à devoir la maintenir et l'accroître.

L'autre aspect majeur, et complémentaire, de son action, concerne la Terre Sainte. Son siècle, le XIIIe, est, par excellence, le siècle des

croisades, et lui-même y détient, sous cet angle, la position centrale. Déjà, il a rédigé les statuts d'un des grands ordres militaires de Palestine : celui des Templiers. Si la seconde levée en masse des barons et de la chevalerie contre l'Islam n'aboutit guère qu'à un échec, en ce qui concerne le prédicateur, la grandeur et l'unité de sa conception, l'entraînant prestige de sa parole, n'en sont pas diminués, comme il l'a souligné lui-même dans un énergique message de justification au pape Eugène. Ces chrétientés de l'Occident, qu'il venait de régénérer, pour achever leur convalescence et les souder plus étroitement les unes aux autres, Bernard met en œuvre ce moyen de les lancer toutes ensemble dans une guerre sainte. Qu'était-ce, en définitive, que ce concours d'hommes sous les armes qui s'écoulait, par les rives du Danube, jusqu'à Constantinople et jusqu'à Antioche, sinon un Occident uni et agissant, qui ne s'était pas retrouvé depuis Charlemagne ? Le Sermon de Vézelay et cette longue course fluviale, en plein hiver, toute semée de prodiges, la descente du Rhin, dans une modeste embarcation, de Constance à Cologne, ont mis sur pied la mouvance capétienne et — chose plus difficile, presque incroyable — rassemblé, autour du porte-diadème du Saint-Empire, l'anarchique noblesse allemande.

Convoqués sur le retour de ce prodigieux voyage, Flamands et Anglais vont s'équiper à part, se jeter sur la Lusitanie, enlever au Maure la mer de Paille et Lisbonne, et fonder, au bénéfice d'un Capétien de la branche cadette, Alphonse de Bourgogne, le premier royaume de Portugal — marquant ainsi une importante et définitive étape dans la très laborieuse et multiséculaire *reconquista* de la péninsule Ibérique. C'est de ce côté, en effet, que s'inscrit le seul et durable succès de la Seconde Croisade. Il suffit à nous souligner que la parole de Bernard de Clairvaux avait été de force à faire appréhender le vaste Croissant méditerranéen par la pointe de ses deux cornes.

Aujourd'hui, nul ne l'ignore, bon nombre d'esprits de valeur et de cœurs généreux s'efforcent de tirer, du morcellement fratricide des nationalités, une Europe unie. Une telle initiative compte des précédents, qu'il est toujours fécond de rappeler. A cet égard, la parole du grand cistercien fournit un élément « à l'échelle » — élément presque indispensable entre Charlemagne... et Napoléon. Cette communauté élargie qui poserait, un peu hyperboliquement peut-être, une *Europe du XXe siècle*, elle s'esquisse déjà sous l'angle culturel. Si nos hommes d'Etat réussissent à la pousser plus outre du triple point de vue politique, économique et social, ce ne sera pas pour la lancer, comme en l'insigne année 1147, à l'assaut du monde musulman : elle ne saurait manquer d'être en butte à d'autres

LE SENS DES FAITS

problèmes, d'une ampleur au moins égale. A défaut d'un nouveau saint Bernard, l'exemple de celui dont on ravive cette année, un peu partout, la mémoire aiderait puissamment à les dominer.

Henri DAVID

Les nouvelles littéraires
21 mai 1953

Livres français sur l'art religieux

Dans le cadre général de l'activité de l'édition française au cours des deux dernières années, il est possible de dresser un intéressant bilan des ouvrages parus au cours de cette période et qui traitent, directement ou indirectement, de quelques-uns des problèmes historiques posés par l'art religieux ancien. Certes les conditions économiques actuelles de l'édition française rendent particulièrement difficile la publication de ce genre d'ouvrages qui, réunissant un texte important et une abondante illustration, représentent une entreprise fort onéreuse. Aussi est-il permis de penser que les ouvrages publiés ne sont qu'une faible fraction des travaux menés à bien par les chercheurs français, et, par exemple, nombre de thèses universitaires du plus haut intérêt ont dû dans bien des cas rester manuscrites ou attendre parfois plusieurs mois sinon plusieurs années avant de pouvoir être publiées. Il n'en reste pas moins que les deux dernières années ont marqué une nette reprise et que, parmi les simples albums de reproductions, les ouvrages sérieux et érudits reprennent progressivement leur place.

L'un des problèmes centraux qui se posent à propos des origines de l'art religieux occidental est celui des influences orientales et byzantines. Sur ce point la critique historique française s'efforce d'élaborer une synthèse qui, tout en tenant compte des thèses les plus récentes développées hors de France et particulièrement en Italie, maintient cependant à l'aide d'arguments difficilement révocables la thèse d'une influence importante et d'ailleurs fort complexe de Byzance et de l'Orient chrétien sur l'art religieux du moyen âge occidental. Sans doute les érudits français reconnaissent-ils plus volontiers aujourd'hui qu'autrefois le rôle de la tradition grecque et hellénistique transmise par Rome, mais ils insistent aussi sur l'incontestable caractère oriental et byzantin des œuvres romaines ou gallo-romaines qui constituent l'une des sources principales de l'art religieux occidental. De ces conclusions concernant les œuvres d'art des tout premiers siècles chrétiens on trouvera une synthèse fort claire dans le texte écrit par W. F. Volbach pour le volume *Mosaïques Chrétiennes Primitives* (Paris, Plon, 1950) et dans la préface qu'Emile Mâle a donnée pour ce livre, l'appuyant ainsi de toute son autorité. Le grand historien

d'art français a en effet consacré à cette même question des origines de l'art chrétien une part importante de son activité au cours des dernières années : le résultat nous en a été livré dans un très beau volume intitulé : *La Fin du Paganisme en Gaule et les plus anciennes Basiliques Chrétiennes* (Paris, Flammarion, 1950). On y trouve des arguments absolument convaincants, et dont quelques-uns paraissent même régler définitivement la question, au moins dans certains de ses aspects, et en ce qui concerne plus particulièrement les origines premières de l'art religieux français. Qu'une action profonde de l'Orient byzantin se soit exercée sur les formes et même l'esprit de l'art religieux à l'époque mérovingienne, Emile Mâle le démontre avec une science que sa parfaite exactitude n'empêche pas d'être passionnante même pour le lecteur profane.

Certes si l'on déborde le cadre un peu étroit de l'époque mérovingienne et du territoire de l'ancienne Gaule, le problème devient plus complexe et plus confus. Un autre historien français, René Jullian, professeur à l'Université et Conservateur du Musée de Lyon, l'avait abordé dans toute son ampleur dans un ouvrage dont le texte avait paru en 1947, *l'Eveil de la Sculpture Italienne* : un premier album d'illustrations vient de paraître — dont le retard souligne bien les terribles conditions économiques contre lesquelles l'édition française lutte avec courage — cet album consacré à la sculpture romane dans l'Italie du Nord (Paris, Van Oest, 1951) illustre par le choix même des exemples et par la façon dont ils sont présentés la complexité des influences qui ont pu agir sur les arts religieux de l'époque romane, mais montre aussi que les influences orientales et byzantines doivent continuer à y occuper une place de choix. Signalons à ce propos que deux ouvrages français sont venus traiter à nouveau du problème posé aux historiens par l'art de Giotto et par la portée de son originalité par rapport à ses prédécesseurs immédiats : le livre de Michel Florisoone, *Giotto* (Editions Franciscaines, Paris, 1950) qui expose de façon parfaitement claire l'état actuel de la question, et celui de Jean Leymarie, *Giotto* (Paris, Plon, 1950) qui prend plus franchement parti et adopte de façon nuancée la thèse de l'indépendance de Giotto et tend à dater de cet artiste le commencement d'une époque qui rompt de plus en plus avec les traditions orientales et byzantines.

Sur un autre point, et sur des problèmes qui touchent à l'éveil de l'art religieux des XVI^e et XVII^e siècles, on note un renouveau d'intérêt des historiens pour l'Espagne. L'année 1951 a vu paraître l'ouvrage tant attendu de P. Guinard et J. Baticle sur *la Peinture Espagnole* : outre qu'on y trouve bien des faits et bien des interprétations susceptibles d'enrichir notre conception moderne des rapports entre l'art baroque et cer-

LE SENS DES FAITS

taines formes typiques du sentiment religieux, il est remarquable que s'y fasse jour une intéressante interprétation de l'art du Greco considéré comme moins espagnol qu'on ne le pensait généralement et lui aussi fortement imprégné d'influences italiennes et orientales.

Outre ces ouvrages qui sont, comme on voit, surtout des ouvrages d'érudition, l'édition française a su faire place aussi à de sérieux ouvrages de vulgarisation intelligente, parmi lesquels on note une prédominance des livres consacrés à l'art du moyen âge, qui continue à bénéficier en France d'un certain attachement sentimental à la fois de la part des auteurs, des éditeurs et du public. Citons parmi les meilleurs, *L'Adoration et le Cycle des Mages dans l'Art Chrétien primitif* par G. Vezin (Paris, Presses Universitaires de France, 1950), *Suger* par Marcel Aubert (Saint-Wandrille, Editions de Fontenelle, 1950), et *Claus Sluter* par Henri David (Paris, Plon, 1950).

Nous ne pouvons enfin terminer cette revue de la production française sans signaler deux ouvrages qui, s'ils ne sont pas consacrés exclusivement à l'art religieux, lui font une place importante et dont la qualité symbolise la résurrection de l'édition française, nous voulons dire le volume consacré aux *Créateurs de la Renaissance* (Paris, Skira, 1951) et les deux tomes remarquablement illustrés d'une nouvelle *Histoire Générale de l'Art* (Paris, Flammarion, 1951).

Enfin bien qu'il ne s'agisse plus ici des arts plastiques, nous ne pouvons passer sous silence un livre qui marque une date par son originalité même et qui doit trouver un vaste public parmi tous ceux qui s'intéressent à la connaissance passionnante des rapports entre l'expression esthétique et le sentiment religieux : c'est l'ouvrage de Joseph Samson, *Musique et Vie Intérieure* (Paris, La Colombe, 1951), qui retrace sans aucun abus de l'élaboration intellectuelle les expériences les plus authentiques d'un artiste : on y trouverait aisément matière à des réflexions universelles et indépendantes de toute particularité technique sur les grands problèmes posés aux artistes de toutes les époques et de toutes les techniques par l'expression authentiquement artistique de l'expérience religieuse.

Henri LEMAÎTRE

Le Cantique des cantiques de Daniel Lesur

On n'a point tous les jours l'occasion d'assister à la naissance d'un chef-d'œuvre, même quand, par nécessité professionnelle, on voit éclore à peu près toutes les productions de l'art contemporain. Je le dis tout de suite : c'est en pesant bien le sens du mot que je l'applique ici au Can-

tique des Cantiques de Daniel Lesur ; et ce n'est pas seulement parce que cet ouvrage me semble le meilleur de ceux qu'il a produits jusqu'ici, quelque chose comme le travail après lequel le bon artisan recevait le titre envié de « maître » ; c'est son acception non point relative, mais absolue, que je donne au terme trop souvent rapetissé. Le *Cantique des Cantiques* restera, ou je me trompe fort, comme une des productions marquantes de l'art polyphonique contemporain.

Cela n'étonnera certes aucun de ceux qui ont suivi la carrière de Daniel Lesur : les auditeurs de la *Passacaille*, des *Cinq Préludes pour quatre Cors*, du *Ricercare*, d'*Andrea del Sarto*, de l'*Ouverture pour un festival* — je cite un peu au hasard et sans choix prémédité dans une liste que je n'ai pas sous les yeux — tous ceux-là connaissent la valeur du fondateur du groupe « Jeune-France ». Un groupe ? une « école », plutôt une réunion de quatre jeunes musiciens fort divers, et qui possèdent chacun — outre le talent — un tempérament bien marqué, une originalité certaine, n'ont à peu près rien de commun qu'un même désir de servir leur art selon leur idéal. Il suffit de les nommer pour comprendre qu'il ne s'agit point d'une « chapelle » : ils ont tous quatre fait leur chemin, et dans des directions divergentes ; André Jolivet, après des recherches parfois hasardeuses, tendant à rendre à l'art des sons un pouvoir d'incantation, est aujourd'hui directeur de la musique à la Comédie-Française, et son œuvre est une des plus originales de ce temps. Olivier Messiaen a, lui aussi, retenu l'attention de la critique en orientant la production contemporaine vers un monde nouveau, et il est, à l'heure présente, un des musiciens français dont on suit en tous lieux du monde, la production avec la plus attentive curiosité. Yves Baudrier est un artiste qui se concentre, produit peu, mais exprime dans chaque page qu'il écrit quelque chose que nul autre n'a dit avant lui (qualité rare). Enfin Daniel Lesur, eh bien, je crois que son dernier ouvrage, le *Cantique des Cantiques*, résume à lui seul son art, son caractère, et ses aspirations.

Il s'agit d'une cantate *a capella*, un ouvrage polyphonique, écrit à douze parties, à l'exemple des maîtres de la Renaissance, mais, cela va sans dire, non point à leur imitation. Et la forme choisie me semble, comme je le remarquais tout à l'heure, définir le caractère du compositeur. Lui qui vient de donner des preuves de son habileté à manier l'orchestre, que fait-il dans ce nouvel ouvrage ? Il renonce à un mode d'expression qui, sûrement, lui offrait des facilités que la polyphonie vocale, non seulement ne lui donne pas, mais au contraire, auxquelles elle substitue des problèmes aussi périlleux que variés. Il choisit un texte dans lequel il lui faut faire un choix, car le *Cantique des cantiques* est aussi touffu que

LE SENS DES FAITS

magnifique. Autre danger : qu'en retirer, comment raccourcir un tel chef-d'œuvre de poésie hébraïque sans l'émasculer ? Et le lettré qu'est Daniel Lesur opère avec une adresse extrême, et sait conserver au texte de la Bible une plénitude et une saveur qui ne laissent supposer à aucun moment un amoindrissement, une poésie saine et drue que viendra encore renforcer la qualité d'une musique singulièrement évocatrice. Enfin, sans laisser paraître l'effort qu'exige un tel travail, il mène à bien le délicat labeur contrapuntique qui va fournir et la trame et la broderie des sept numéros de sa longue partition.

Et avec une tranquille audace, il va jusqu'au bout de sa périlleuse entreprise, et la réussit.

Cela commence par la pièce intitulée *Dialogue*, précédé d'un court *alleluia*, et qui crée l'atmosphère amoureuse et mystique du cantique. Daniel Lesur ne s'est point donné à tâche de choisir entre les interprétations que proposent les exégètes. On disputera toujours sur le sens du cantique, sur sa symbolique. Le mieux n'est-il pas d'en respecter — sans chercher une signification ésotérique — le sens apparent, celui que fournit le texte ? N'est-ce pas le plus sûr moyen de ne pas le trahir ? Ces mots, ce langage sont ceux de l'amour dans toute la plénitude du mot, dans toute l'ardeur dévoratrice de la passion. Mais cette plénitude et cette ardeur ne sont pas seulement l'embrassement des sens, et sont tout autant la soif qui altère les âmes, avides de s'unir comme s'enlacent les mains qui se joignent. Qu'il s'agisse de faire entendre *La Voix du Bien-Aimé* (no II), ou de décrire *Le Songe* (no III), Daniel Lesur y réussit également. La suavité de ses finales, l'ardente allégresse des parties de soprano, s'opposent à la vigueur martiale du numéro suivant *Le Roi Salomon* (no IV) ; mais avec *Le jardin clos* (no V) c'est à un degré plus élevé encore dans le domaine de la poésie que nous parvenons. La douceur vraiment exquise des dernières mesures les égale aux plus grandes réussites des madrigalistes d'autrefois. Et il en est de même de *La Sulamite* (no VI) dont l'accompagnement en onomatopées semble des *pizzicati* d'instruments à cordes. Enfin le dernier numéro, l'*Épithalame* est construit sur des thèmes dont le rythme ternaire a le balancement des chansons populaires, tandis que les voix de femmes chantent *Veni, sponsa Christi, alleluia*, car Daniel Lesur a voulu marquer ainsi son dessein de ne point s'en tenir uniquement au texte antique sans y ajouter discrètement, par le moyen d'une sorte de *tropo*, la résonance que lui a donnée l'Église par son interprétation symbolique.

Cette belle page destinée au Festival de Bordeaux, qui en a la primeur, nécessite le concours d'un groupement tel que l'Ensemble Marcel

Couraud peut seul assurer. Groupement de solistes plutôt que chorale, mais de solistes qui savent s'unir pour n'avoir plus qu'un seul cœur dans la diversité des voix mêlées.

René DUMESNIL

Réveil de l'architecture monastique française

Comme il est naturel, et comme il est aussi conforme à leur tradition, ce sont souvent les Ordres religieux qui se trouvent placés à l'avant-garde du mouvement pour un art sacré vivant. Ce sont des Dominicains qui dirigent l'importante revue *L'Art Sacré*, c'est pour une communauté de religieuses dominicaines que Matisse a tenté et réussi sa célèbre expérience de Vence. Que parmi les Ordres religieux ce soit l'Ordre dominicain qui joue ainsi le rôle d'entraîneur, il n'y a pas lieu non plus de s'en étonner, car l'art sacré est une des formes les plus hautes de la prédication ; déjà au XIIIe siècle, certaines audaces de l'architecture dominicaine avaient pu scandaliser des contemporains conformistes : il est dans la tradition de l'Ordre que quelques-uns de ses membres, plus spécialement voués à l'art, se placent d'emblée à l'avant-garde d'un mouvement qui veut redonner audace et vie à l'art sacré.

Mais cela ne signifie pas, certes, qu'un parti pris absolu de non-conformisme soit nécessairement la marque de ce mouvement ; il peut arriver, et il arrive, en effet, que le goût de la nouveauté créatrice n'aille pas sans un sens aigu de la modestie indispensable, condition de la véritable authenticité. Or il se trouve que c'est encore un Couvent de religieuses dominicaines, sis à Monteils, dans l'Aveyron, qui nous apporte un exemple remarquable de cette simplicité vraiment créatrice, et qui est elle-même une audace peut-être plus difficile encore que d'autres plus spectaculaires, car elle suppose une résistance de chaque instant aux tentations encore si vivaces du décor et du spectacle.

Le cas qui nous occupe est d'autant plus caractéristique qu'il ne s'agit point d'une construction absolument nouvelle mais plutôt d'une réfection, dont l'effet est de tellement améliorer le monument qu'il en sort tout renouvelé et équivaut à une véritable création. Il en faut donc rendre hommage à l'architecte, Pierre Vago, l'un des meilleurs spécialistes français de l'architecture sacrée, qui a su se libérer des servitudes que lui imposait un passé médiocre, et se servir au contraire de ces servitudes pour opérer une véritable transfiguration, donnant ainsi la preuve que, même ce qu'un passé récent a pu nous léguer de plus ordinaire, peut être en quelque sorte réhabilité et rendu capable de témoigner d'une nouvelle vie, et de recevoir l'apport positif d'une authentique spiritualité.

LE SENS DES FAITS

Cette chapelle des religieuses dominicaines de Monteils était, il y a peu, l'un de ces innombrables témoignages des graves erreurs commises depuis un siècle en matière d'architecture sacrée ; elle datait en effet d'il y a quelque cent ans et en particulier son organisation intérieure faisait preuve d'une ignorance et d'un mépris du sacré authentique qui scandaliseraient, si l'on n'y était malheureusement trop habitué ! Qu'il s'agît de l'autel, des vitraux, de la chaire et, surtout du volume même de cet espace à la fois encombré et gaspillé, il semblait qu'on ne pût vraiment rien changer à tant de maladresses, à tant de contresens. C'est le mérite de l'architecte d'avoir ressuscité l'espace, sans rien changer au gros œuvre naturellement, mais en faisant saillir les structures fondamentales et en éliminant au contraire les fausses structures. Ainsi l'accord des deux espaces fondamentaux — le volume semi-circulaire de la chapelle des fidèles, et le volume cubique du chœur des religieuses — se trouve si exactement réalisé qu'aussitôt l'autel, placé à l'intersection des axes de ces deux volumes, prend toute sa valeur.

Mais encore faut-il que décoration et mobilier s'accordent eux aussi avec cette simplicité fondamentale : l'autel justement est une simple table, mais sa simplicité même lui permet de rayonner toute la valeur religieuse que lui confère sa place alors que, sans l'humilité de cette pierre unie, son rôle de lien entre religieuses et fidèles lui eût été interdit par tout ce qui fût venu s'immiscer indiscretement dans ce rapport sacré. De même pour le décor : c'était là un lieu dont tout le sens était lié au rapport des volumes ; rien ne devait venir offusquer ce rapport ; c'est ce que l'architecte a admirablement compris ; voici un cas où c'est bien le dépouillement qui est source de véritable richesse et de véritable grandeur ; un espace, autrefois rapetissé par l'encombrement, devient riche et plein grâce à la présence incontestable de l'unité ; le même effet est renforcé par ce qui est peut-être la plus intéressante réalisation de l'architecte, nous voulons dire l'éclairage. Les sources de lumière sont intégrées au plafond et au mur — avec cette particularité que, pour permettre la permanence de la luminosité des vitraux par temps sombre ou de nuit, on a inséré des sources d'éclairage entre le vitrail intérieur et la vitre extérieure. Ainsi se trouve réalisée la solution de l'un des plus difficiles problèmes de l'architecture sacrée, le problème de l'intégration discrète et, si possible, invisible de l'éclairage artificiel à l'espace intérieur de l'église. On devrait mieux savoir à ce propos combien la formule si répandue du lustre, et en particulier du lustre faussement luxueux, empruntée par l'église au salon ou au palais, est contradictoire avec l'exigence d'une discrétion aussi complète que possible de la lumière matérielle. De ce

problème, Dom Bellot avait déjà donné, dès 1939, à la chapelle du Prieuré Sainte-Bathilde de Vanves, une remarquable solution. Pierre Vago, à Monteils, reprend une formule analogue et, à cet égard, c'est bien l'architecture des monastères qui donne l'exemple. Par surcroît, ce mode d'éclairage, en n'introduisant aucune rupture, aucune variation excessive dans l'unité du volume, contribue à valoriser la simplicité essentielle de l'espace.

Il est clair dans ces conditions que l'architecte se place d'emblée dans un parti qui exclut la décoration, en particulier la décoration qui masque les parois ou les lignes ; c'est en effet dans la pureté, dans le *nu*, si l'on peut dire, de ces lignes et de ces parois que réside l'essentiel de leur valeur. Aussi n'y a-t-il, à Monteils, en fait de décoration, que des vitraux, œuvre du maître-verrier Singier, vitraux où des personnages stylisés sont simplement esquissés dans la matière colorée, dont l'effet vient assouplir de modulation le dépouillement sans cela un peu sévère de l'espace intérieur.

Enfin la chapelle est dominée par un Christ en croix, œuvre du sculpteur Dubos, dont la forme et les proportions ont été rigoureusement établies en rapport avec l'arc terminal de la chapelle.

Si l'on songe qu'il ne s'agit pas là d'une création mais de ce que l'on appelle couramment un aménagement, on ne peut manquer d'être frappé de l'extraordinaire efficacité du travail de l'architecte. Il y a là, en effet, un « aménagement » qui vaut bien des prétendues « créations » et qui contribue avec un singulier bonheur à placer l'architecture monastique française d'aujourd'hui au premier rang de l'art sacré moderne.

Henri LEMAÎTRE

L'esprit des livres

André BRUGEL — « Serge Fromentin ». Roman. Les Editions Chantecler, Montréal, 1953. 19.5 cm. 189 pages.

André Brugel poursuit avec son dernier roman, « Serge Fromentin », l'exploitation d'un filon déjà amorcé dans « La résurrection des corps ». La trame en est suggestive, quoique simple ; on regrette seulement d'en pressentir trop tôt l'orientation définitive. L'auteur a voulu doter Serge Fromentin d'une personnalité puissante, dynamique ; mais l'histoire de la vie humaine de son personnage tourne à l'aventure divine dans une atmosphère qui semble se détacher progressivement du réel. La grâce toute naturelle de la presque trop jolie Sœur Monique en particulier apporte à la grâce de Dieu une coopération remarquablement efficace pour emporter les dernières résistances de l'âme secrètement minée de Serge Fromentin. Cet artiste olympien, si vulnérable au fond, aurait mérité mieux, semble-t-il. Il évoque un peu un Samson qui finirait bien. La lecture de ce court roman demeure cependant facile et intéressante ; elle plaira à ceux qui sont sensibles à l'art, et à la musique en particulier, en faisant un appel constant à leur culture artistique.

A.-M. P.

Ignace-M. BENOÎT, O. F. M. — « Le chevalier courtois de Notre-Dame-des-Anges ». Editions Franciscaines, Montréal, 1952. 23 cm. 104 pages.

Ce livre savoureux écrit par un fils de saint François est toute poésie, toute fraîcheur et toute légende ! Un ouvrage étayé par une érudition souriante où l'auteur nous dit l'influence de la chevalerie courtoise sur le *Poverello*.

Un grand livre qui s'achève en beauté au pied de la Reine des Anges, de la Vierge « plus terrible qu'une armée rangée en bataille », qui doit chasser, si nous l'en prions avec foi et confiance, les esprits infernaux qui courent le monde, « cherchant qui dévorer ».

Prenez et lisez vous tous qui subissez le poids du jour et apprenez à l'école de François où est la vraie joie.

Elie Goulet

Frère HENRI, S. C. — « Vie brève ! vie ardente ! ». Maison Provinciale des Frères du Sacré-Cœur, Rimouski, 1952. 23 cm. 240 pages.

Ce livre est la biographie d'un jeune garçon qui, en quelques années, sous le nom de Frère Denis, des Frères du Sacré-Cœur, s'éleva à une pratique héroïque des vertus chrétiennes et des vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance.

REVUE DOMINICAINE

Vie brève ! vie ardente ! nous présente aussi un tableau de la vie catholique et française d'une famille authentiquement canadienne où s'épanouissent comme des lis tant de belles âmes !

Cet ouvrage nous introduit enfin au sein de la communauté des Frères du Sacré-Cœur. L'auteur nous donne une excellente idée de cette vie d'abnégation où le soleil de l'enthousiasme et de l'idéal réchauffe les heures grises du terrible quotidien.

Le Frère Henri écrit une langue agréable et neuve. Il émaille ses considérations sur la vie religieuse de passages poétiques et riants.

Enfin, notons la présentation presque luxueuse de l'ouvrage qui est illustré de photographies splendides !

Elie Goulet

Gaston CARRIÈRE, O. M. I. — « Précis de Méthodologie à l'usage des étudiants en Philosophie ». Ottawa, Séminaire Saint-Paul de l'Université d'Ottawa. Les Editions de l'Université d'Ottawa, 1951. Un volume 10/16 cm. 104 pages.

Ce manuel contient des directives très précises qui aideront sûrement les étudiants des facultés universitaires dans la préparation et la présentation de leurs travaux scientifiques. Ils y trouveront des conseils judicieux sur la méthode à suivre pour mener à bonne fin les recherches exigées par l'élaboration d'une thèse de maîtrise ou de doctorat en philosophie, sur les instruments à utiliser, livres, répertoires bibliographiques, notes, et sur la préparation immédiate du travail à présenter, depuis le choix du sujet jusqu'à la publication.

Il faut souhaiter que ce précis de méthodologie réponde au vœu qui l'a inspiré.

Jean-L. Reid, O. P.

Ancient Christian Writers — « St. Augustine. Sermons for Christmas and Epiphany ». Translated by Thomas C. Lawler. The Newman Press, 1952. 22 cm. 249 pages.

C'est avec une satisfaction toujours renouvelée qu'on aborde les travaux si élégants et si sobres à la fois de la collection des « Ancient Christian Writers ». Les sermons de saint Augustin qui nous sont présentés par Thomas C. Lawler montrent en exercice le génie multiforme de l'évêque d'Hippone qui, au cours de développements profonds et lumineux sur le mystère de l'Incarnation, trouve le moyen d'expliquer à ses ouailles la symbolique des nombres qui lui est si chère, la signification quasi ésotérique d'événements insignifiants en apparence, la racine philosophique d'erreurs philosophiques telles que l'astrologie, ou le scandale provoqué par les rites superstitieux des païens. Ces pages de saint Augustin offrent au lecteur moderne une présentation très vive de cet aspect pour ainsi dire familier de ce Docteur incomparable, et l'introduisent à une intelligence mieux éclairée de sa doctrine.

A.-M. P.

L'ESPRIT DES LIVRES

R. P. GERLEAU, O. P. — « Le Rosaire dans le Royaume de Dieu ». Paris, P. Lethielleux, éditeur, 1952. Un volume in-8, 64 pages.

Il est peut-être trop vrai qu'à force de charger le chapelet d'intentions utiles on en a fait comme une sorte de formule magique d'impétration. Pour lui redonner sa signification véritable, il faudrait le considérer comme une partie du Rosaire et une prière contemplative à la portée de tous les fidèles.

C'est à cette fin que l'auteur offre dans ce petit livre quinze méditations relatives à chacun des mystères du Rosaire. Celles-ci s'alimentent aux données scripturaires de l'Ancien et du Nouveau Testament. Ainsi la connaissance des grands événements de la vie du Sauveur et de sa Mère permet de comprendre selon la mesure de l'esprit humain les mystères du Royaume de Dieu et de s'y établir par la foi et l'amour.

Jean-L. Reid, O. P.

« La sainteté de la Mère de Dieu, par Mgr Soubigou, les chanoines Blond et Catta et les RR. PP. Gerleau, O. P. et Holstein, S. J. Collection « Présence du Catholicisme », Paris, Téqui, 1951. Un volume in-8, 120 pages.

On trouvera dans cet ouvrage l'essentiel de douze leçons professées sous la direction du Centre d'Etudes et de Recherches Mariales d'Angers au cours de l'année 1951. Cinq théologiens se sont appliqués à l'étude d'un thème unique : la sainteté de la Mère de Dieu. Ils ont cherché à en retracer les indications dans l'Écriture, chez les Pères et dans la Liturgie ; à partir de ces fondements, ils ont considéré divers aspects de la sainteté de Marie en fonction de sa virginité, de sa maternité, du rôle de l'Esprit-Saint, de son privilège d'Immaculée, de ses vertus, de ses mérites, de ses souffrances, de sa prière et, finalement, de son Assomption qui en constitue le couronnement.

Ces études, quoique rapides et de caractère doctrinal, demeurent cependant de lecture facile. Elles consolent de tant de mièvreries que l'on distribuent encore aux fidèles et qui, au lieu de provoquer la dévotion à la Vierge, contribuent à l'affadir sinon à la rendre détestable.

J.-L. R.

Bernard OLIVIER, O. P. — « Petit Traité de l'Espérance chrétienne ». Liège, La Pensée Catholique. Paris, Office Général du Livre, 1952. Un volume in-8. 104 pages.

L'auteur de cet ouvrage a été certes bien inspiré en commençant son étude par une analyse psychologique de l'espoir. C'était là établir non seulement la nécessité de la vertu d'espérance dans la vie humaine mais encore la réalité du problème dans la perspective chrétienne. Car si l'homme ne se passe pas de compter sur l'avenir, le chrétien est celui qui

attend le retour triomphal du Seigneur à la fin des temps et qui dès maintenant est établi dans l'assurance d'un au-delà de la mort.

Le présent traité comporte une première partie où l'on a cherché à mettre en lumière la signification de l'espérance telle que révélée dans l'Ancien Testament, dans les quatre Evangiles et dans les Epîtres. La seconde partie constitue une élaboration théologique de la vertu d'espérance, dont l'originalité est de réintégrer l'aspect eschatologique de l'attente chrétienne dans la conception souvent trop abstraite de cette vertu que présentent les manuels modernes de théologie.

On ne saurait trop recommander la lecture de cet ouvrage à tous les chrétiens désireux de donner à leur vie un sens authentique et un appui qui ne faillira point.

Jean-L. Reid, O. P.

Peter LIPPERT, S. J. — « Lettre à un jeune moine ». Traduit par Pierre Lorson, S. J. Bruges, Editions Ch. Beyaert, 1952. Un volume 13/20 cm. 196 pages.

Ces « lettres » ne sont point des dissertations fictives. Elles furent écrites à un jeune homme dont elles guidèrent l'entrée chez les Bénédictins, les premières étapes de vie religieuse et les quelques années d'activités apostoliques prématurément interrompues par la maladie et la mort. L'étonnante qualité de ces lettres, c'est qu'elles paraissent venir d'un ami bien plus que d'un directeur de conscience. De là la sympathie qu'elles suscitent à l'égard de ce jeune moine aux prises avec les difficultés qui ne peuvent manquer de se lever en face de l'idéal à la fois humain et religieux vers lequel il aspire. Comment devenir moine sans cesser d'être pleinement homme ?

Ce livre peut être lu et médité non seulement par les religieux et religieuses, mais aussi par tous les chrétiens qui ont le goût des réalités intérieures et spirituelles. Il peut servir à enseigner également qu'il ne suffit pas de s'enclorre dans la solitude d'un cloître pour que tous les problèmes se trouvent abolis !

Jean-L. Reid, O. P.

« L'expérimentation humaine en médecine ». Centre d'études Laënnec, Paris, Lethielleux, 1952. 18.5 cm. 221 pages.

Le retentissant procès de Nuremberg sur les atrocités commises par des médecins nazis dans les camps de concentration allemands, n'a fait que poser avec encore plus d'acuité la délicate question du droit à l'expérimentation humaine en médecine. Problème aussi ancien que la médecine elle-même, et qu'a voulu étudier plus à fond un groupe de prêtres, médecins et avocats français.

Après un rapide exposé historique sur l'expérimentation humaine au cours des âges sont présentés les aspects actuels de l'expérimentation dans les divers domaines de la médecine. Vient ensuite une étude des conséquences de cette expérimentation au point de vue moral et juridique ; et

L'ESPRIT DES LIVRES

le volume se termine par des documents ayant trait à l'expérimentation humaine en Allemagne nazie.

La lecture de ce beau livre se recommande à tous ceux qui sentent le besoin d'insister davantage sur les valeurs inviolables de la personne humaine, devant les excès de sadisme de notre monde d'aujourd'hui. Peut-être aussi suggérerait-elle quelques réflexions utiles à ceux qui n'ont pas encore compris la grandeur et les risques de la vocation médicale et qui en parlent ou, ce qui est plus grave, l'exercent avec une inconscience qui frise le manque de conscience.

A.-M. P.

R. BARON — « Pour que ta vie soit belle ». Collection « Présence du Catholicisme ». Téqui, éditeur, Paris, 1952. 18.5 cm. 118 pages.

Voici un livre qui plaira à la jeunesse. C'est que l'abbé Roger Baron connaît bien les jeunes et leur âme.

Il sait que pour les conquérir à un catholicisme authentique, il faut savoir intéresser à la fois et leur intelligence et leur cœur.

Ce programme de vie nous invite à vivre un christianisme qui soit une montée continue vers la lumière. Nous y arriverons si nous vivons avec enthousiasme notre idéal, si nous savons vouloir, prier, croire et espérer dans et par le Christ.

L'auteur écrit une langue chaude, vibrante et imagée qui enchâsse de magnifiques pensées et d'heureuses citations de Barrès, Claudel, Mauriac, Antoine Martel, Lyautey et Leclerc !

L'abbé Baron parle le langage de l'idéal, de l'enthousiasme et du dépassement. Il nous invite à un catholicisme vivifiant !

Elie Goulet

Jean-Bertrand BARRÈRE — « Hugo, l'homme et l'œuvre ». Collection « Connaissance des Lettres ». Paris, Boivin, 1952. Un volume 8/14 cm. 256 pages.

« Un génie est un accusé ». Victor Hugo portait sans doute un jugement sur lui-même lorsqu'il énonçait cette vérité. De son vivant comme après sa mort, son nom a suscité des appréciations exclusives, depuis la haine la plus implacable jusqu'à l'adulation la plus servile.

L'auteur du présent ouvrage tente de présenter l'homme et l'œuvre avec le seul parti pris de l'objectivité. La biographie qu'il dresse du personnage établit le contexte des œuvres en même temps qu'elle en éclaire la signification. Les événements qui ont marqué l'existence mouvementée de Hugo expliquent certaines fureurs de son imagination déjà infiniment variable. S'il eut de la facilité, il ne faudrait point trop vite le charger de négligence. Quoi qu'il en soit, la littérature ne peut pas ignorer l'œuvre gigantesque en bien des sens, mais aussi profondément humaine, de ce poète qui connut la « royauté des mots ».

Il ne lui manque, écrit l'auteur, que d'être vraiment lu !

Jean-L. Reid, O. P.

REVUE DOMINICAINE

Paula HOESL — « La Main offerte ». Editions du Chalet, Lyon, 1952.
18 cm. 124 pages.

Face à la crise des vocations religieuses, le Souverain Pontife adressait dernièrement des reproches amères « à ceux qui, prêtres ou laïques, prédicateurs, orateurs ou écrivains, n'ont plus un mot d'approbation ou de louange pour la virginité vouée au Christ ». Paula Hoesl n'est sûrement pas du nombre de ces écrivains que visent ces sévères avertissements de notre Chef de Rome. Son petit roman, *La Main offerte*, replace la vocation religieuse dans une lumière vive et franche qui va droit au cœur de nos adolescentes. Elle ne minimise en rien la grandeur et la noblesse de l'amour humain, mais elle fait voir « une étoile au grand large » beaucoup plus belle et plus brillante, celle du don total à l'amour, à l'amour sans partage.

L'auteur écrit dans une langue simple et forte. Elle connaît à merveille l'âme de nos jeunes d'aujourd'hui. Son livre chante la joie, la vraie : celle du dévouement et du don de soi. « La joie n'est pas le bonheur. La joie c'est la plénitude, le sentiment d'être à sa place. Elle peut être même dans le sacrifice ».

Il faudrait répandre ce roman court et facile à lire. Même si, cela va de soi, toutes les jeunes filles ne sont pas appelées à la vocation religieuse, il importe que toutes sachent que la religieuse « ne renonce aux amours humains que pour mieux se consacrer à l'Amour » et qu'il n'y aura jamais trop de « mains fraternelles pour rompre aux malheureux le pain de l'Amour du Christ ». Elles comprendront mieux alors la beauté et la grandeur du geste de celle « qui met sa main dans la Main offerte ».

Laurent Gay, O. P.

Eugène FALARDEAU — « Amour ». Recueil de poèmes publié par l'auteur :
95, rue Laval, Hull. 18 cm. 80 pages.

Amour, le plus récent ouvrage d'Eugène Falardeau, est une œuvre d'art d'une belle facture. Le poète y laisse chanter son âme éprise d'idéal et de beauté, en des vers où se révèlent la sûreté du métier et l'originalité de l'inspiration.

Une inspiration mariale domine dans ce recueil. Le chrétien célèbre sa Dame en des vers ciselés comme une fine dentelle :

*Douce Vierge Marie,
Porteuse de la Vie,
Semence de beauté,
Porte du Ciel, ave !*

L'âme du poète brûle de Foi, d'Espérance et de Charité dans les beaux poèmes qui s'intitulent *Prière, Amour, Les trois paroles de saint François, Assumpta est, Prière à Marie*.

La pièce la mieux réussie du recueil est *Bénédiction*. Ici un souffle puissant nous enlève sur la montagne des Béatitudes. Voici l'un des dix-neuf quatrains du poème :

L'ESPRIT DES LIVRES

*Soyez béni, mon Dieu, dans vos saints et vos anges...
Dans toute votre gloire, unique Majesté !
Accordez-moi, Seigneur, de chanter vos louanges
Dans votre paradis, pendant l'éternité !*

Par contraste, *A Satan* est d'un réalisme presque noir. L'atmosphère coutumière de l'inspiration d'Eugène Falardeau se teinte d'une douce mélancolie, sorte de nostalgie de la céleste Patrie. Ainsi, ces vers n'ont-ils pas la grâce charmante d'une Vierge de Fra Angelico :

*Belle Vierge morose,
Oui, je veux réparer,
Je veux de votre rose
Pour Jésus me parer !*

Comme on le voit, la poésie n'est pas un vain mot pour notre poète qui trouve le meilleur de son inspiration au pied de la croix :

*Salut, ô Croix, espoir unique, notre Reine !
Je comprends les feux de tes bijoux nouveaux.
Salut, sœur de la nuit étoilée et sereine
Qui brille chaque jour au-dessus des tombeaux !*

Elie Goulet

En collaboration — « La vie franco-américaine en 1951 ». Imprimerie Ballard & Frères, Manchester, 1952. 24 cm. 408 pages.

Ce volume a été recensé dans la « Revue Dominicaine » d'avril 1952, page 184.

En collaboration — « Association canadienne des Bibliothécaires de langue française ». Bibliothèque de l'Université de Montréal, 1953. 27 cm. 174 pages.

Ce volume contient les discours, allocutions, communications et rapports présentés au VIII^e Congrès de l'A.C.B.F., tenu à Sherbrooke, du 11 au 13 octobre. Sous ce thème : *Bibliothèque et éducation* est passée en revue la fonction éducative des bibliothèques jusque dans ses conditions les plus pratiques. Un volume utile parce que instructif.

Mgr Ronald KNOX — « Richesses de l'Ancien Testament ». Desclée de Brouwer, Paris, 1953. 20 cm. 188 pages.

Fils d'un évêque anglican, élève particulièrement remarquable de Eton et de Balliol College d'Oxford, Ronald se convertit au catholicisme en 1917 et dès 1920, il était nommé aumônier des étudiants catholiques d'Oxford. En 1939, il s'adonna exclusivement à la traduction anglaise de la Vulgate. Le livre qu'il offre aujourd'hui au public, dans une traduction

REVUE DOMINICAINE

française élégante et riche, comprend 18 instructions de retraite tirées des événements les plus significatifs de l'Ancien Testament et les plus propres à éclairer la conscience de nos contemporains. Que le déluge représente l'orgueil des créatures, Abraham l'obéissance, la Manne la Sainte Eucharistie, Saül la réprobation, etc... l'âme chrétienne y trouve une lumière forte qui jaillit de l'Ancien Testament sur les erreurs de notre temps. Cette voix de Dieu qui retentit à travers les siècles, à qui veut l'écouter et lire ce livre, redonne à l'homme sa vraie grandeur.

A. L.

En collaboration par R. AUBERT, L. BOUYER, L. CERFAUX, Y. CONGAR, A. DONDEYNE, A. LÉONARD, J. MASSON, A. MOLITOR, B. OLIVIER, H.-D. ROBERT — « Tolérance et communauté humaine » (Chrétiens dans un monde divisé). Collection « Cahiers de l'Actualité religieuse », Casterman, Paris-Tournai, 1952, un vol. 14.5 x 21.5 cm. 248 pages.

Cet ouvrage est le premier d'une collaboration nouvelle dirigée par les Dominicains de La Sarte-Huy et paraissant sous le titre de *Cahiers de l'Actualité religieuse*. Le problème étudié ici est un de ceux qui ne peuvent être résolus qu'à la condition de faire état des conditions réelles dans lesquelles le chrétien de notre temps doit accepter de vivre. A mesure que s'abolissent les distances matérielles, les convergences vers l'unité de la communauté humaine s'accroissent de jour en jour. Dans ce monde divisé mais dont les frontières se resserrent sans cesse, le catholique peut-il encore se tenir à l'écart ? Pour ne point sacrifier à un dangereux libéralisme, devra-t-il refuser d'entrer loyalement dans le jeu et de collaborer effectivement à l'édification de la cité communautaire ?

C'est à cette question que répond le présent volume, avec une profondeur et une clarté qui peut-être jusqu'ici ne lui avaient pas été appliquées. On y trouvera les faits et les principes capables de faire tomber bien des intransigences qui trop souvent masquent un défaitisme inavoué.

J.-L. Reid, O. P.

F. M. BRAUN — « La Mère des fidèles » (Essai de théologie joannique). Collection « Cahiers de l'Actualité religieuse », Casterman, Paris-Tournai, 1953. Un volume 14.5 x 21.5 cm. 200 pages.

C'est principalement aux exégètes de la Bible et aux théologiens que cette étude s'adresse. Toutefois le lecteur même étranger aux disciplines de l'interprétation scripturaire peut recevoir aisément les conclusions formulées par l'auteur au terme des recherches qui ont servi à les dégager. Il ne s'agit point à vrai dire d'un pur assemblage de textes joanniques ayant trait à la Vierge Marie ; l'intention de l'ouvrage est d'introduire à la connaissance de la Mère des Fidèles à travers la théologie même de l'apôtre saint Jean. Conformément aux directives de l'encyclique *Divino afflante*

L'ESPRIT DES LIVRES

Spiritu, l'emploi de l'exégèse littérale porte ici des fruits remarquables et c'est par cette voie que l'auteur établit comment la doctrine mariale n'est point le produit d'un ferment monophysite mais se fonde sur les données de l'Écriture et d'une manière plus profonde dans l'œuvre du Disciple qui reçut le privilège d'entrer dans les secrets du Seigneur et de sa Mère. On reconnaîtra dès l'abord l'intérêt de ce livre et il faut souhaiter qu'il serve à rendre plus vraie la dévotion des fidèles envers celle qui est leur Mère.

J.-L. Reid, O. P.

Abbé Henri DELSAUTE — « Le mystère de l'unité et du divin retour ». Préface du chanoine Jean Vieujean. Casterman, Paris-Tournai, 1951, un volume 14.5 x 21.5 cm. 286 pages.

Cet ouvrage ne se présente point comme un exposé didactique dans la forme des traités de théologie. Le caractère enthousiaste des réflexions ou des méditations ne nuit cependant ni à leur profondeur ni à l'exactitude de la dialectique qui leur est sous-jacente. Dépassant le plan des formules, l'auteur réussit à ouvrir sur les réalités surnaturelles des perspectives selon lesquelles celles-ci apparaissent davantage présentes, intimes et tout ensemble universelles et personnelles.

Le Christ est la Voie du retour à l'unité en Dieu. C'est sur cette voie unique que tous les hommes doivent se rencontrer pour aller au Père. Cette vérité est au centre de la doctrine chrétienne. Elle est ici développée de manière à montrer le rôle essentiellement sacerdotal du Seigneur, rôle qu'il continue de jouer jusqu'au retour glorieux à la fin des temps.

Le mérite de ce livre est principalement de rendre accessibles des données théologiques le plus souvent réservées aux plus hautes spéculations.

J.-L. Reid, O. P.

Jean BRUNEAU — « Amours, Délices et Orgues ». Institut Littéraire du Québec, Québec, 1953. 177 pages.

Dans notre monde où « la littérature noire » est à la mode, un livre amusant comme celui de Jean Bruneau fait l'effet d'un coup de brise fraîche. La plume du pasticheur est souvent aussi cruelle que le crayon du caricaturiste. Mais pourquoi l'auteur se contente-t-il trop souvent d'une transcription presque littérale de ses modèles au lieu de les exposer sous la loupe de son observation ?

Jean-Charles HARVEY — « Les Paradis de Sable ». Roman. Institut Littéraire du Québec, Québec, 1953. 242 pages.

L'auteur se sent mal à l'aise entre les idées de son roman et les personnages qui les incarnent. On se défend mal contre l'agacement de ce style immortellement adolescent.

REVUE DOMINICAINE

R. P. Louis-B. GEIGER, O. P., lecteur en théologie (Le Saulchoir), docteur en philosophie (Institut catholique de Paris), professeur aux facultés canoniques du Saulchoir (France) — « Le problème de l'amour chez saint Thomas d'Aquin ». Conférence Albert-le-Grand 1952, Montréal, Institut d'Etudes médiévales. Paris, Librairie Vrin, 1952, 131 pages.

« C'est le mérite du P. Rousselot, S. J., d'avoir attiré, il y a près d'un demi-siècle, l'attention des historiens sur le problème de l'amour au moyen âge. Il a cru pouvoir distinguer, à cet égard, chez les théologiens des XIIe et XIIIe siècles, deux conceptions opposées. La première, qu'il appelle la conception physique, (qui)... pourrait encore s'appeler la conception gréco-thomiste. Nous trouvons en face d'elle la conception *extatique* » (pp. 12-13).

« Mon intention n'est pas de discuter l'ensemble de la thèse du Père Rousselot. J'en retiendrai seulement ce qui a trait à la pensée de saint Thomas et je voudrais vérifier si la conception physique de l'amour, telle qu'elle est présentée ici, traduit vraiment la pensée du Docteur Angélique. Il me faudra donc exposer tout d'abord et critiquer avec quelque détail la construction du Père Rousselot avant d'en apprécier la fidélité à la pensée de saint Thomas » (p. 16).

Revue mensuelle publiée à St-Hyacinthe, P. Q.

ABONNEMENTS : CANADA : \$3.00 ; ÉTRANGER : \$4.00 ;
AVEC LE ROSAIRE : 50 SOUS EN PLUS ; LE NUMÉRO : \$0.30 ;

ABONNEMENT DE SOUTIEN : \$10.00

DIRECTION : 3500, AVENUE LAVAL, MONTRÉAL-18

ADMINISTRATION : 5375, AV. NOTRE-DAME DE GRÂCE, MONTRÉAL-28

« Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa »

La Revue n'est pas responsable des écrits des collaborateurs étrangers à l'Ordre de Saint-Dominique

